

LA SEMI-CONJECTURE ET LES SUPPLIANTES D'ESCHYLE

Toute édition latine contient deux sortes de leçons, des leçons *attestées* (par un ms. ou par un citateur) et des leçons *conjecturales* qui ne sont que des inventions de critiques modernes. Inventions heureuses ou malencontreuses, arbitraires ou méthodiques, stupides ou géniales, mais, en tout cas, inventions. Les deux catégories semblent être si tranchées qu'on les distingue souvent par la typographie, une leçon attestée s'imprimant en « romain », une leçon conjecturale en « italique ». Et toute la critique verbale semble être fondée sur l'idée d'un dualisme des leçons, comparable au dualisme du *moi* et du *non-moi* ou au dualisme des *vers* et de la *prose*.

Le présent article a pour objet de démontrer l'existence et l'importance d'une troisième espèce de leçons, les *semi-conjecturales*. Ce sont celles qui prennent naissance quand, un copiste ayant « sauté du même au même », une critique bien inspirée devine tout ou partie de la correction vraie. La théorie du saut du même au même et celle de la semi-conjecture ne font qu'un.

Du même au même, le saut peut être horizontal. *Fugere* devient *fuge*, par saut de *e* à *e*. *Soror* devient *sor*, par saut de *or* à *or*. *Decideram* devient *deram*, par saut de *de* à *de*. *Italia populi ad* devient *Italiad*, par saut de *lia* à *lia*. Lorsque la critique restitue *fug<er>e*, *sor<or>*, *de<cide>ram*, *Ita<lia popu>li ad*, elle introduit dans le texte une lettre (*e*) ou un groupe de lettres (*or*, *de*, *lia*) qui y est déjà attesté à faible distance horizontale. L'élément que la critique fait ainsi réapparaître tout près de lui-même est-il purement conjectural? non pas, puisque le texte conservé attestait déjà l'un des deux éléments jumeaux. A sa manière, celui qui subsiste atteste celui qui est perdu. Il l'atteste non d'une façon directe et irréfutable, comme peut le faire une photographie ou une empreinte, mais indirectement et avec incertitude, d'abord parce que la délimitation n'en est pas connue d'avance, ensuite parce que l'hypothèse d'un hasard trompeur n'est jamais exclue. Pourtant il l'atteste, en ce sens qu'il explique par définition la faute qu'on suppose avoir été commise, alors que l'explication des fautes, de

Bibliothèque Maison de l'Orient



135124

toutes les fautes, est une exigence fondamentale de la méthode ; en ce sens aussi, que l'élément qui évoque ainsi l'autre est lui-même documentaire et non inventé. Dans l'ensemble de la correction il faut incorporer une partie spéciale, en soi non arbitraire, qui sert au reste de support ou d'armature.

Si le saut du même au même est vertical, de ligne à ligne, il prêtera à des raisonnements tout semblables ; seulement, au lieu d'être extrêmement voisins, l'élément à rétablir et son jumeau conservé seront à une distance égale à une longueur de ligne (ou multiple de cette longueur). Là aussi la correction ne sera pas conjecturale tout entière ; là aussi l'élément conservé sera un témoin.

Que le saut ait été vertical ou horizontal, l'élément conservé aura une autorité faible peut-être, mais non pas nulle, une autorité toujours objective, pour confirmer la vraisemblance d'une correction heureuse. Et dans la critique méthodique il jouera un grand rôle comme instrument de vérification. Aux bonnes hypothèses il conférera, après coup, comme un *visa* favorable.

Le renversement des opérations. — L'élément conservé aura une autre vertu, si la critique intervertit ses opérations. Au lieu de conjecturer d'abord, puis de demander au retour d'un même élément la confirmation de la conjecture faite, la critique peut demander à l'élément conservé la suggestion même de la conjecture à faire. C'est un procédé que j'ai beaucoup pratiqué, en fait, sans m'en rendre un compte exact, alors que je maniais, dans les textes latins, des centaines et des centaines de sauts du même au même. A la longue, ce qui avait été intuitif est devenu réfléchi et conscient, — par conséquent communicable à autrui. Tout le secret de la méthode est dans le renversement systématique des opérations.

La méthode implique un certain tâtonnement du philologue, qui est obligé d'« essayer » des lettres ou des groupes de lettres. Tel le tâtonnement du calculateur qui fait une division. Celui-ci aussi, tout mathématicien qu'il est, est obligé d'essayer ; il essaie des chiffres.

Voici comment procédera le philologue. Ayant acquis la conviction de l'existence d'une faute, il localisera d'abord cette faute entre deux limites précises ; ensuite il examinera, à droite et à gauche à propos de tous les textes, et, quand le texte est poétique, aussi au-dessus et au-dessous, les quelques groupes de deux, trois, quatre lettres qui avoisinent la faute. Ces groupes, il les *présentera* à l'emplacement qu'il aura attribué à la faute, comme, dans un jeu de patience, on présente une pièce là où on

aperçoit un vide. Dès qu'on est devenu un peu familier avec ce genre d'essais, la réussite rapide en est fréquente ; l'un ou l'autre des groupes *présentés* suggère mécaniquement, matériellement, comme en dehors de la pensée, une première esquisse de correction, qu'on sent heureuse en principe, et qu'on n'a plus qu'à mettre au point au moyen des autres ressources, celles de l'intelligence. Certes, un hasard peut faire que la suggestion mécanique ait été trompeuse ; mais de tels hasards sont rares ; aussi, bien qu'un doute soit toujours sage à propos de chaque exemple pris isolément (la simple probabilité étant tout ce qu'on peut viser en philologie), on doit accorder une grande confiance générale à ce système paradoxal d'invention, où une sorte de jeu matériel précède l'intervention de l'esprit.

D'où vient que le renversement des opérations est souvent efficace. — Le succès des opérations renversées est bien plus ordinaire qu'on ne le supposerait a priori, et d'abord cela déconcerte. Au début, j'ai été stupéfait de la multiplicité, de la variété, de la régularité des exemples favorables. Très tard seulement, bien après la publication de mon *Manuel de critique verbale*, je suis parvenu à démêler pourquoi cette abondance de bons résultats. Elle provient d'un fait d'expérience qui, lui aussi, est inattendu pour la réflexion, bien qu'il ne soit qu'une application du principe *e nihilo nihil*.

Une portion de texte étant saine encore, il est difficile, très difficile et très rare, qu'un copiste y introduise une pure faute, une faute gratuite. Une *faute naissante*, en autres termes, a presque toujours une raison d'être venant de l'auteur lui-même, qui a mis dans son texte un *piège à copistes*. Sans dire gare, l'auteur a employé un archaïsme, un terme technique, un mot rarissime, et le copiste estropie ce mot faute de le connaître. L'auteur a placé un adjectif en *-um* à côté d'un substantif en *-am* ; le copiste fait l'accord. Or le piège à copistes le plus commun, et de beaucoup, c'est le retour de lettres ou de groupes. L'auteur a écrit un *tri* tout près d'un autre *tri* ; le copiste saute horizontalement. L'auteur a écrit un *tri* un peu loin d'un autre *tri* ; un premier copiste ayant tracé les deux *tri* l'un sous l'autre, le copiste qui vient ensuite saute verticalement. Ainsi ont commencé la grande majorité des fautes. Qui, par conséquent, entreprend de corriger avec méthode doit présumer, à l'origine, une faute de ce genre ; il s'ingéniera donc à faire apparaître des retours (retours de lettres ou retours de groupes). Il sera rare qu'il n'y parvienne pas, puisque, si le retour n'avait pas existé, la faute ne se serait pas produite.

Pourquoi, de mes textes latins, je passe à un texte grec. — Tout ce qu'on vient de lire m'a été dicté par mon expérience personnelle en matière latine. Depuis un certain nombre d'années, je puis dire que je vis dans les sauts latins du même au même, et mes exemples latins ont fini par m'inspirer une ferme confiance dans mes conclusions de méthode, acquises patiemment, mais qui me semblent aujourd'hui aussi naturelles que des idées innées.

Une objection pourrait m'être faite. Si un homme croit aux prédictions d'un almanach ou d'une somnambule, s'il affirme une influence de la lune sur les changements de temps, c'est qu'il relie les cas de rencontre juste et oublie les cas contraires. Selon la remarque de Diagoras, on voit les *ex-voto* des marins sauvés, mais non ceux que les noyés, eux aussi, avaient promis aux dieux. Le principe de la contre-épreuve, si familier à qui cultive les sciences expérimentales, échappe souvent aux philologues, que leurs études ont exercés au tact plutôt qu'à la rigueur. Ils comparent numériquement, dans Plaute, les élisions de *-ae* génitif et de *-ae* datif, mais il ne leur vient pas à l'idée de s'interroger sur la fréquence relative des deux cas. N'êtes-vous pas, pourrait-on me dire, tombé dans l'illusion connue, en insistant sur les exemples qui cadraient avec votre théorie, alors que vous auriez négligé innocemment ceux qui lui étaient contraires ?

J'entends ruiner l'objection à l'avance. Le moyen consiste à opérer non sur des passages choisis çà et là, à ma convenance, mais sur un même texte, et, dans ce texte, sur l'ensemble de toutes les fautes définies d'une certaine façon par un autre que moi-même. De toutes sans exception, précaution qui me gardera de tricher sans le savoir.

Il y avait à déterminer sur quel texte j'opérerais. Une idée m'est venue à ce moment. Ma théorie est sortie de mes études latines, mais le latin n'y joue aucun rôle. Elle repose sur des faits de psychologie humaine qui sont absolument généraux ; si elle est vraie des textes latins, elle doit être vraie des textes arméniens et slavons. Des textes grecs également ; il m'a donc paru convenable de m'arrêter à un texte grec, que je fusse sûr de n'avoir jamais ni lu ni feuilleté avec une préoccupation critique. Un volume de l'Eschyle de M. Mazon venant justement de paraître dans la collection publiée par l'Association Guillaume Budé, j'y ai pris la première pièce, les *Suppliantes*.

Pourquoi les fautes choisies pour examen sont des lacunes. — Toute semi-conjecture supposant, à l'origine, un saut du même au même, elle suppose à l'origine une lacune. Si donc j'étudie

ici des lacunes, j'augmente mes chances de tomber sur des cas qui prêtent à la semi-conjecture. D'ailleurs, dans l'édition Mazon, bon nombre de lacunes ont pour moi l'avantage d'être signalées typographiquement (soit par l'emploi des crochets < >, soit par un schéma métrique, soit par une ligne de points); or, on a vu qu'une telle désignation par autrui a son prix pour la méthode. J'ai pris pour règle de traiter de toutes les lacunes qu'indique ainsi M. Mazon (j'en ajoute de mon chef quelques autres, en avertissant). Si une doctrine née de mes études latines s'adapte à une série de fautes grecques ainsi définies par une main tierce, on ne m'accusera pas d'avoir pipé mes dés.

Dans chaque exemple sont passées sous silence les questions critiques d'à côté, celles qui n'ont pas de connexité avec la théorie du saut du même au même et de la semi-conjecture. — Mon article a été naturellement communiqué en manuscrit à M. Mazon, à qui je dois nombre d'observations utiles.

A la susdite doctrine ne ressortit pas la répétition de refrain admise par M. Mazon après 175; ici l'omission a été réfléchie. — Le saut du même au même n'est pas non plus en cause, au vers 1044, dans la correction (volontairement, et à bon droit, non indiquée par < >) $\varphi\upsilon\gamma\acute{\alpha}\delta\epsilon\sigma\sigma\iota\nu$ pour $\varphi\upsilon\gamma\acute{\alpha}\delta\epsilon\varsigma$ (Mazon d'après Burges). Un glossateur ayant, à titre d'interprétation, écrit $\varphi\upsilon\gamma\acute{\alpha}\sigma\iota\nu$, et ce $\varphi\upsilon\gamma\acute{\alpha}\sigma\iota\nu$ ayant passé dans le texte, l'insérende $\delta\epsilon\sigma$ d'un correcteur aura été indûment substitué à $\sigma\iota\nu$.

Restitution d'un mot d'une lettre. — Souvent, dans le ms. d'Eschyle, une lettre unique est omise à la limite ou à l'intérieur d'un mot, sans qu'on voie pourquoi. Analogues, et par conséquent de peu d'intérêt, sont les omissions de mots d'une seule lettre, signalées par M. Mazon, δ' 730 (peu sûr), 984 (ajouter γ' 338). Dans Κύπριδος < δ' > $\sigma\acute{\upsilon}\kappa$ 1035 et < δ' > $\acute{\iota}\pi\alpha\delta\acute{\alpha}\iota$ 1022, il y a retour proche d'un groupe $\delta\sigma$, retour qui a pu provoquer la faute primitive ($\kappa\upsilon\pi\rho\iota\delta\sigma\kappa$ mal complété, $\delta\sigma\iota$ mal complété); il est remarquable que, parmi une demi-douzaine d'exemples insignifiants, nous rencontrons déjà deux semi-conjectures. L'omission de δ' 289 tient à un saut primitif de $\epsilon\iota\tau\acute{\omicron}\xi\sigma\tau\epsilon\upsilon\chi\epsilon\iota\varsigma$ à $\upsilon\mu\kappa\sigma\delta\epsilon\delta\alpha\chi\theta\epsilon\iota\varsigma$.

Restitution de plusieurs lettres. — Semi-conjectures sont aussi, dans le texte de M. Mazon, les corrections μ < $\acute{\epsilon}\nu$ μ > $\sigma\iota$ 324 (Zakas), $\gamma\eta$ < ς $\mu\acute{\epsilon}\rho\omicron$ > ς 316 (Todt); ajouter $\gamma\epsilon\rho\alpha$ < $\rho\acute{\alpha}$ > 361 (Weil), δ' < $\acute{\epsilon}\kappa\epsilon$ < $\acute{\iota}\nu\omicron$ > ι 750 pour $\delta\acute{\epsilon}$ $\kappa\alpha\iota$ (H. Voss), avec arrangement; $\acute{\epsilon}\acute{\iota}$ < $\sigma\epsilon$ > $\sigma\theta\epsilon$ pour $\epsilon\iota\sigma\theta\iota$ 939 (R. Ellis); au vers 343 $\kappa\omicron\iota\nu\omega\nu\delta\varsigma$, conservé ailleurs, a perdu $\upsilon\omega$ dans le ms. ¹. Ajouter encore les semi-

1. Hors des *Suppliantes*, comparer μ < $\sigma\iota$: μ > $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\epsilon}\omega\nu$ Pers. 991 (Dirdorf), $\acute{\alpha}\rho\tau\acute{\iota}\phi\rho\omega\nu$ < $\acute{\omicron}\nu$ > Sept 778 (Tucker).

conjectures οὐκ ἀκούετ' ὀξὺ 910 (R. Ellis) pour οὐ κακοῦ ἔξυ, avec saut d'ε authentique à ε fautif, τάνδε Πελασγίαν 635 (Klausen) pour τάν Πελασγίαν πόλιν (un saut d'ε à ε avait donné τανδελασγίαν, qui a été arrangé avec addition de glose; peut-être bien μάλα δ' ἄγει 886 (Bothe) pour μάλα δα ἄγει (un saut d'α à α avait donné μάλαγει, qui a été complété avec fourvoiement de δα). M. Mazon m'écrit qu'il préfère supposer une mélecture directe de αδ en δα; cf. son *Introduction* p. xx. — L'omission de ξ̄ 1040 (Wellauer) suppose primitivement un saut vertical de trois lignes, de ποθοσαιτ- à ψεδουραιτ-.

549-550 (Mazon d'après Hermann) : ἄστυ Μουσῶν | Λύδια τ' <ἄγ> γύαλα; ms. λύγιά τε γύαλα. Semi-conjecture. Faute primitive λυδιγγυαλα par saut d'α à α; cette faute a eu pour conséquence l'arrangement du premier γ, devenu inintelligible, en un τε qui coordonnait γύαλα avec ἄστυ. — Λύγ- pour Λύδ- semble indiquer un essai de restitution de ce même γ (a-t-on voulu γε au lieu de τε?). Cf. 808 ἴυζε δ' ὄμφαν οὐρανίαν, où ομφαν est une mélecture du ουραν- qui suit, et où le second υ d'ἴυζε (on lit ἴυξε) est une rectification destinée au μ d'ομφαν. Dans ἴυζε et de même dans λυγ- pour λυδ-, il y a correction fourvoyée.

A cet exemple ressemble un autre exemple (non signalé typographiquement) : 296 ταῦτα παλλαγράτων corrigé par Hermann en ταῦτα <τάμ>παλλάγρατα. Faute primitive ταυταμπ- par dédoublement de τατα.

9-11 (Mazon) : ἀλλ' αὐτογενεῖ φυξανορία (ms. φυλαξάνορην) | γάμων Αἰγύπτου παίδων ἀσεβῆ τ' | ὄνοταζόμεναι <παράνοιαν>. Semi-conjecture, avec retour du groupe ανο (déjà δι-άνο-ιαν Weil); si on négligeait le retour de groupe, le sens comporterait toute expression (ionique) signifiant *insolence* ou *brutalité*, *expédition* ou *armée*...). La finale -ανορην de la première ligne, c'est manifestement la finale -ανοιαν de la troisième; les trois membres étaient réduits primitivement à un seul ἀλλ' αὐτογενεῖ φυξάνοιαν. — Dans la première ligne du texte encore inaltéré, ανο était précédé de 15 lettres; dans la troisième, de 14 si le mot final était διάνοιαν, de 15 si c'était παράνοιαν; donc, avec παράνοιαν, la correspondance verticale des deux ανο paraît devenir plus exacte. C'est une petite présomption de plus en faveur du perfectionnement apporté par M. Mazon à l'idée de Weil. Cette remarque subtile va faire sourire quelques lecteurs, et jadis j'aurais souri moi-même; aujourd'hui je la prends au sérieux, sur la foi d'une abondante expérience des sauts verticaux.

592 : au lieu de <αὐτὸς ὁ> πατήρ... (Mazon, d'après Heimsoeth puisant dans le scoliaste), la doctrine des semi-conjectures

appelle plutôt πατήρ φουουργός αὐτό<ς αὐτό>χειρ ἄναξ, ce qui paraît d'ailleurs satisfaisant pour le style. Peu importe, semble-t-il, qu'un iambe corresponde dans la strophe au dactyle initial de l'antistrophe. — M. Mazon m'écrit : « J'hésiterais à séparer φουουργός de αὐτόχειρ (même par un mot comme αὐτός) ; le sens le plus ordinaire de αὐτόχειρ est meurtrier ; c'est la place des mots qui lui restitue sa valeur étymologique... Mais l'argument... n'est pas décisif. » J'aurais dû, de mon côté, invoquer pour αὐτό<ς αὐτό>χειρ un argument indépendant de la doctrine développée ici ; c'est qu'il est rare que le commencement d'une ligne soit défigurée par une faute très apparente, *Manuel de critique verbale* §§ 559-560. Quant à la valeur étymologique d'αὐτόχειρ, ne peut-elle être encore sensible dans la plus ancienne de nos tragédies grecques ?

808-811 : ἴυξε (voir ci-dessus 550) θ' οὐράνια μέλη | λιτανὰ θεοῖσι, καὶ <θεαῖς>, | τέλεα δὲ πως πελόμενά μοι ; | λύσιμα, μάχιμα δ' ἐπίθε πάτερ... (Mazon d'après Bamberger). Semi-conjecture, ce dont je ne m'étais pas aperçu d'abord ; καθειαις sera devenu καις, puis le ς inintelligible aura été laissé en blanc. La semi-conjecture peut s'appuyer, me fait remarquer M. Mazon, sur *Sept* 86 et 167. Je renonce à une hypothèse contre laquelle M. Mazon m'a communiqué une objection grave.

A la strophe 808 ss. répond une antistrophe (817 ss.) mutilée elle aussi, et en place homologue, par suite d'un saut du même au même. M. Mazon n'indique pas la lacune typographiquement, mais il la comble par une excellente semi-conjecture : γένος γὰρ Αἰγύπτιον, ὕβριν | δύσφορον, ἀρσενογενέσ<ιν> | μετὰ με δρόμοισι διόμεινοι... Le membre δύσφορον... avait été omis par saut de ιν à ιν et le rétablissement a été incomplet. Ce n'est pas la seule preuve que, dans un ms. ancêtre des nôtres, un correcteur avait été très porté aux rétablissements qui négligent l'amorce, *Manuel de critique verbale* §§ 1365λ et 1357-1358.

661-662 : μηδ' ἐπιχωρίως <δόρυ> | πτώμασιν αἱματίσαι πέδον γὰς (Mazon). Conjecture inadmissible, ἐπιχωρίως montrant qu'il ne s'agit pas de la guerre en soi. J'avais pensé à la guerre civile, et, présentant ις, j'avais la semi-conjecture ἐπιχωρίο<ις ἔρ>ις, c'est-à-dire que, presque automatiquement, j'étais retombé sur la correction de Heath. L'idée ne valait rien, car, comme me le signale M. Mazon, la guerre civile est traitée plus loin, 679-682 ; pourtant aucune idée équivalant à πόλεμος ne peut convenir, le propre de la guerre étant de faire des cadavres des deux côtés. Je serais contraint de rejeter une semi-conjecture comme ἐπιχωρίοι<ς Ἄρη>ς aussi énergiquement qu'une conjecture comme

δόρου. Mais la guerre peut avoir pour conséquence quelque chose qui ne fasse que des ἐπιχώρις πτώματα, à savoir des exécutions en masse faites par le vainqueur, des massacres unilatéraux. A ce point de vue, une semi-conjecture comme ἐπιχωρίοι<ς φόνος>ς serait acceptable ; seulement ἐπιχωρίοις manquerait de clarté. Je propose donc, en définitive, ἐπιχωρίοι<ς ξένος>ς, l'antithèse des deux adjectifs donnant au premier toute sa valeur et rendant plus transparente l'allusion historique dont M. Mazon a tiré parti pour dater la pièce. — Métriquement, l'hypothèse δόρου avait l'inconvénient d'obscurcir la structure de la strophe, qui se compose de deux parties indépendantes ; la fin de la première partie semblait anticiper sur la seconde ; ξένος donnera une bipartition irréprochable. La première partie conjure parallèlement deux fléaux, l'épidémie et le massacre, qu'elle associe au moyen de μήποτε et μηδ' ; le seconde partie (un *refrain métrique*, comme la définit élégamment une lettre de M. Mazon) concerne un troisième fléau, la guerre en soi, mais là l'idée maîtresse n'est pas la guerre elle-même, mais bien la jeunesse qu'elle moissonnerait ; si bien que la mention de la jeunesse sert à introduire dans l'antistrophe la notion des assemblées de vieillards. Ainsi la semi-conjecture, par opposition à une conjecture proprement dite, redresse toute l'économie d'un beau morceau lyrique.

Non désignés typographiquement sont dans M. Mazon les deux passages suivants.

603-604 : ἐνιππε δ' ἡμῖν, ποῖ κεχύρωται τέλος ; | δήμου κρατοῦσα χεῖρ
 πῶσω (mss. ο) πληθύνεται (Mazon ; le ms. a χειροπληθύνεται). Un simple ο a-t-il pu sortir de πῶσω ? Eschyle a-t-il pu joindre deux interrogations sans qu'elles fussent coordonnées par quelque ἤ ou quelque δὲ ? A priori, on attendrait une question unique, unie à une proposition relative par un mot de la famille de ὅς, ὅτε, ὅπου...¹ Présentant donc, après l'ο du ms., le π de πληθύνεται, on arrive à une semi-conjecture pour laquelle je me rencontre avec le grand helléniste guernesiais Dobrée, χεῖρ ὅπ<η π>ληθύνεται. J'ai eu, après coup, le grand plaisir de recevoir, pour ὅπη, l'acquiescement de M. Mazon.

975-979 : σύν τ' εὐκλεία καὶ ἀμηνίτῳ | βάζει λαῶν, ἐν τῇ χώρᾳ (ms.
 ἐν χώρῳ) | τάσσεσθε, φίλοι θμωίδες, οὕτως | ὡς ἐφ' ἐκλάστη διεκλήρωσεν |

1. Dans les *Sept*, M. Mazon lit d'après Tucker, 141-143 : ἄλευσον· σέθεν γὰρ ἐξ αἵματος | γεγόναμεν, λιταῖς <δέ> σε θεοκλυτοῖς | αὐτοῦσαι πελαζόμεσθα. Ici δὲ coordonnerait des propositions bien disparates. Présentons le αἷς qui précède ; αἷσε suggère αἷ σε, où le relatif lie avec plus de justesse. Λιταῖσαισε a donné d'abord λιταῖσε par dédoublement de αἷσαισε, puis λιταῖ αἷ été arrangé en λιταῖς pour fournir un support à θεοκλυτοῖς.

Δανάος θεραπονείδα φερνήν (Mazon). Je ne comprends pas le ἐν χώροι du ms. (ni non plus ἐν χώρῃ « chacune à sa place »); la suite montre assez que les cinquante suivantes n'ont pas à se ranger, dans un espace libre, en bataille ou en colonne, ni à former à côté du chœur un second chœur. Chacune doit se poster individuellement derrière sa maîtresse, d'où il suit que « ἐν χώροι » fait corps avec βάζει λαῶν plutôt qu'avec τάσσεσθε. Présentons ων après λαῶν; ainsi nous sera suggéré λα<ῶν τ>ῶν ἐγχώρων (pour ἐγχώρων, M. Mazon m'apprend que je me rencontre avec Zakas); Sophocle aussi a employé ἐγχώρων au lieu de ἐγγυρίων (Ph. 692) dans un membre où la métrique excluait les brèves isolées. Quant à -ωι final écrit pour -ων, cf. 920 προξένωι, 7 δημηλασίαι, 110 ἀπάται, 395 φυγαί, 1068 βίαι (ἐπιπνοίαι 1044 est-il -ας ou -αν?). — M. Mazon veut bien m'envoyer son adhésion à τῶν ἐγχώρων.

Restitution d'un membre. — Lorsqu'il a disparu tout un membre ou tout un vers, la méthode des semi-conjectures ne peut aider à rétablir qu'une partie minime de ce qui manque; ce n'est pas une raison pour n'en pas tirer parti, et il arrive qu'elle soit très utile.

363-364 : ἱεροδόκῃ θεῶν | <δῶματ' ἀρεστὰ λαμβάνει> | λή<μ>-ματ' ἀπ' ἀνδρὸς ἀγνοῦ (Mazon en note). Semi-conjecture; que le substantif soit δῶματ' et que l'adjectif perdu commence par z, ces deux hypothèses sont recommandées par le retour du groupe ματα. Mais une semi-conjecture, comme une conjecture, est souvent perfectible. La faute d'omission, commençant à ματα, m'avait fait supposer qu'il fallait intervertir entre eux le λήματα (pour λήματα) du ms. et le δῶματῃ de M. Mazon; la délimitation d'un saut du même au même se détermine en effet par le groupe représenté deux fois, et par conséquent la syllabe λη- (pour λημ-) devait suivre immédiatement ἱεροδόκῃ θεῶν. La confirmation la plus éclatante m'a été offerte par M. Mazon lui-même, qui a bien voulu me documenter sur la répartition des membres. Le ms. porte sur une même ligne, avec intervalle en blanc, les deux membres ἱεροδόκῃ θεῶν λή et ματ' ἀπ' ἀνδρὸς ἀγνοῦ; c'est à croire que le copiste d'un ms. ancêtre avait l'intention de m'être agréable, car, manifestement, il avait superposé les deux membres en donnant à chacun un ματα initial, et non intérieur, condition qui a favorisé singulièrement le saut vertical. — L'exemple, pour le dire en passant, enseigne qu'une édition de poète doit indiquer la *linéation* des manuscrits. Ce qui paraît négligeable à la critique divinatoire est souvent ce qu'utilise le mieux la critique méthodique.

571-579 : καὶ τότε δὴ τίς ἦν ὁ θεῖλ- | ἕας πολὺπλαγκτον ἀθλίαν |

οιστροδόνητον Ἴώ; | δι' (ms. Ζεὺς) αἰῶνος κρέων ἀπαύστου | <Ζεὺς κακῶ
 νιν ἔλυσεν > | βίχθ' ἀπηματοσθένει | καὶ θείαις ἐπιπνοίαις | παύεται,
 δακρύων δ' ἀπο- | τάζει πένθιμον αἰδῶ (Mazon en note). Le supplé-
 ment ici transcrit n'a évidemment pour objet que d'esquisser le
 sens. La doctrine des semi-conjectures conseille de *présenter* ou
 un commencement qui ressemble à βιάδ' ou une fin qui res-
 semble à celle d'ἀπαύστου. Il n'est pas malaisé d'imaginer, par
 exemple, ἐμνήσθη θεὸς οἴκτου, qui remplira la condition voulue, et
 où οἴκτου a plus de chance qu'ἔλυσεν d'être authentique. — La
 seconde syllabe du membre devient une longue, comme son
 homologue dans l'antistrophe.

Restitution d'un trimètre. — Un trimètre s'est perdu après
 314, Ἐπαφος ἀληθῶς. . . La traduction Mazon supplée *Et d'Épa-
 phos qui donc est né?* et Bothe déjà avait compris que le vers
 perdu devait commencer par Ἐπάφο-υ; c'est qu'instinctivement il
 avait *présenté* επαφο et fait une semi-conjecture. — Une restitu-
 tion Ἐπάφο-υ a un peu plus de chances d'être vraie qu'une resti-
 tution Ἐπάφ-ω, parce que le retour de groupe a une lettre de
 plus.

Un trimètre s'est perdu après 773. Le vieux Danaos devait y
 dire qu'il va revenir en hâte avec des secours, d'où le supplément
 de Wecklein, ἐγὼ δὲ θάσσω δεῦρ' ὑποστρέψω πόδα. Or le vers 773
 finit par θεῶν. En *présentant* θεῶν, on peut imaginer un autre
 supplément dont le schéma (il ne peut s'agir que d'un schéma)
 serait ἐγὼ μολοῦμαι δ' αὐτε ταχύς, εἰ μὴ θέων. La présence de θέων
 ne s'impose pas, comme faisait tout à l'heure celle du nom d'Épa-
 phos; du moins une semi-conjecture a-t-elle le mérite de ne rien
 contenir d'ingénieux.

Restitution de deux trimètres. — Deux vers, à en juger par ce
 que veut l'équilibre de la phrase, sont tombés après 988. Argos,
 venait de dire Danaos, m'a donné une garde, d'abord pour que je
 ne sois pas tué à l'insu de tous, ce qui attirerait sur la cité une
 malédiction; *ensuite*, devait-il dire, *pour que mes cinquante filles
 ne soient pas, par violence, ravies publiquement.* Les Danaïdes
 devaient être désignées par un mot comme παῖδας plutôt, quoique
 le discours s'adresse à elles, que par un mot comme ὑμᾶς. Le
 distique sur Danaos commençant par καὶ μήτ', le distique sur ses
 filles devait commencer par quelque chose comme μητ' ἀμφαδόν ou
 μηθ' ὕβρις. Quant à esquisser un schéma général de restitution,
 ce serait un jeu sans intérêt réel. Il reste toutefois à essayer une
 semi-conjecture. Les vers sur Danaos lui-même finissant par
 πέλοι, il y a quelque chance que les vers perdus, où il était ques-
 tion de rapt, aient fini par ἔλοι, le sujet du singulier étant soit ana-

logue à βίξ ou ὕβρις, soit analogue à στρατός. Peut-être faudrait-il éviter la rime πέλοι εἶλοι dans deux vers contigus; elle est sans inconvénient s'il y a un vers d'intervalle. — Peut-on, d'ailleurs, ramasser dans l'étendue d'un seul vers toutes les idées qui semblent indispensables? Je l'ai essayé par acquit de conscience, mais sans succès.

Avec ce dernier exemple est épuisé mon plan très précis. Je ne tiens à aucune de mes semi-conjectures en particulier, mais je tiens à l'ensemble, et beaucoup. Cela, quoique je ne sois pas helléniste; le propre des semi-conjectures est de contenir de l'impersonnel. C'est sur l'ensemble que je convie les hellénistes à juger si la doctrine qu'ils ont souvent pratiquée intuitivement peut leur servir en devenant systématique.

NOUVELLES SEMI-CONJECTURES SUR LE TEXTE D'ESCHYLE

I

REMARQUES PRÉLIMINAIRES.

Rappelons brièvement ce qu'est une *semi-conjecture*¹. Un texte présentant un même élément *deux fois* à brève distance (soit horizontalement, soit verticalement), un copiste *saute du même au même* et l'élément jadis répété ne subsiste plus qu'une fois au lieu de deux. Si alors un critique essaie de réparer la faute par conjecture, et s'il réussit, ce sera en faisant apparaître une seconde fois *ce que le texte conservé présente déjà une fois*, de sorte qu'une partie de sa restitution n'est pas le produit de son imagination personnelle. — A la théorie des semi-conjectures ne ressortit pas (ou ne ressortit pas de la même façon) le redoublement d'un mot qui a été dédoublé volontairement, comme souvent une interjection (Pers. 573, 581, 985, 1043), rarement un mot proprement dit ($\alpha\lambda\alpha\sigma\tau'$ $\alpha\langle\lambda\alpha\sigma\tau\alpha\rangle$ 989).

Celui qui écrit cet article n'est pas un helléniste (il tient à ce qu'on ne l'oublie pas); c'est l'auteur d'un *Manuel de critique verbale*. L'article est donc une étude de méthode. Aussi est-il utile de noter ou de rappeler, en passant, que le *saut du même au même* est, dans l'histoire de la transmission des textes, le phénomène capital. Il est l'explication première d'une multitude de fausses leçons extrêmement diverses. Par exemple, le $\varphi\acute{\upsilon}\sigma\epsilon\iota$ que M présente au lieu de $\varphi\acute{\epsilon}\rho\epsilon\iota$, Sept 622, s'explique par l'*arrangement* d'un $\varphi\epsilon\iota$, lequel était né par saut de ϵ à $\acute{\epsilon}$. Presque toutes les fautes graves, en latin (et, si j'en juge par Eschyle, tout aussi bien en grec), ont commencé par un saut du même au même. Le saut du même au même, en autres termes, est la forme normale des *fautes naissantes*. Aussi le philologue qui entend mettre quelque méthode dans sa critique doit-il vivre, — pour dire le mot juste, — dans la hantise du saut du même au même. Autant les *omissions* de ce type sont courantes, autant les

1. V. *Rev. de phil.*, 1921, p. 75.

omissions gratuites sont rares. Presque toutes celles que supposent les philologues, — et elles sont nombreuses ! — sont imaginaires. Pratiquement, on peut dire qu'une hypothèse d'omission gratuite est à écarter par la question préalable.

Dans les *Suppliantes*, on l'a vu dans mon précédent article, les philologues ont fait des semi-conjectures plus ou moins conscientes. Aux exemples relevés jadis, ajouter trois corrections fort analogues à des semi-conjectures : 271 ἔχουσα δ' ἠδῆ pour ἔχον δ' ἄν ἠδῆ (faute primitive εχουσαδῆ par dédoublement de δῆδῆ, puis substitution du δ au σ). — 417 δοκεῖ δεῖν (Turnèbe), pour δοκεῖν δεῖ (faute primitive δοκει par saut de ει à ει. — 448, restitution avant 447 (Stanley); là cinq vers de suite se terminaient par κἀρια, κινήτηρια, θελιτήριος, γενήσεται, χρηστήρια, ce qui a produit un saut suivi de fourvoiement. Cf. le fourvoiement qui va être signalé dans les *Perses*, et voir ci-dessous (III) *Pers.* 484^a.

De même dans les *Perses*, les *Sept* et le *Prométhée*. A une semi-conjecture ressemble fort la transposition de *Pers.* 315 par Weil; après 318, qui a 31 lettres + ριος, il place 315, qui a 29 lettres + ριας (cf. l'exemple précédent). — *Pers.* 991 μ<οι μ>ελέων, semi-conjecture de Dindorf. — *Sept* 273 ὕδατι τ' Ἴσμηνοῦ, semi-conjecture de Geel pour οὐδ' ἀπ' Ἴσμηνοῦ. Fait réapparaître un second ι (faute primitive υδατισμ- pour υδατιτισμ-). — *Sept* 523 δαίμ<ον>ος Brunek pour δαίμοσιν, arrangement d'un δαίμοσ. — *Sept* 1066 δρᾶτω <τι> πόλις, semi-conjecture anonyme; suppose δρατι par saut de τ à τ, puis substitution d'insérende; de même *Suppl.* 634 τᾶν<δε> Πελασγίαν, semi-conjecture de Klausen pour τᾶν Πελ-, la faute primitive étant τανδελασγίαν (cf. les exemples suivants et *Pers.* 862, *Sept* 21, 161, 276, 982). — *Prom.* 582 πυρί <με> φλέξον, semi-conjecture d'Erfurdt avec substitution d'insérende; dans ΜΕΦΑΕΞΟΝ, le saut avait eu lieu du groupe ΑΕ au groupe ΑΕ, le premier Α étant la seconde moitié du Μ. — *Prom.* 601 en fin de ligne ἦλθον <"Ηρως>, semi-conjecture de Hermann, aussi avec substitution d'insérende. La note τοῖς τῆς "Ηρως du scoliaste montre que, de son temps, "Ηρως était déjà perdu. — *Prom.* 677 τε κρήν<ην>, semi-conjecture de Canter pour ἄκρην τε, qui est un arrangement du résidu τεκρην.

Une place d'honneur revient à une belle semi-conjecture de Prieen, qui me paraît certaine, sur *Sept* 131. Le détail des faits est, là, très intéressant pour qui a la préoccupation de la méthode. Au lieu d'ἰχθυβέλω μηχανᾶ, Prieen lit ἰχθυβό<λω τριγ>λώχινι; le mot μηχανᾶ (dont l'η trahit l'origine récente) est un arrangement du résidu χινι. Prieen, parmi tant de critiques d'Eschyle, a été un des plus capables de méthode.

Pour Prom. 354, Τυρῶνα θεῶρον, πᾶσιν ὅς ἀντέστη θεοῖς, je suis retombé par semi-conjecture sur la correction de Butler, qui remplace πᾶσιν ὅς par μόνος ὅς. La syllabe μον ayant disparu après -ον, le résidu οσσσ aura été arrangé en un πᾶσιν interlinéaire, et un copiste peu métricien aura reproduit à la fois ce πᾶσιν et le ὅς authentique. Vu du côté de la faute initiale à supposer, le μόνος ὅς de Butler est nettement préférable au εἷς ὅς de Weil.

Parfois des semi-conjectures sont dues à des copistes, et leur valeur est pareille à celles des semi-conjectures de philologues. Prom. 617 π<ᾶν γάρ> ᾶν, mss. récents; M a πᾶν <γάρ οὖν>, mauvaise conjecture au sens limitatif. L'archétype avait dû conserver γάρ, c'est-à-dire qu'un correcteur avait réparé le saut du même au même, mais en négligeant de répéter l'amorce -αν-; *Manuel de critique verbale* §§ 1357-1358 et 1365A; même négligence de l'amorce Pers. 862, Sept 695, 1057 (ci-dessous p. 146). — Négligence partielle de l'amorce: Prom. 148 ταῖς ἀδαμαντ- pour ταῖσδ' ἀδαμαντ-, après dédoublement de δαδα; Pers. 65 πεπέ-ρακε μὲν pour -κεν μὲν; Sept 1003 (p. 146).

Prom. 567 τᾶ<ν τᾶ>λαϊναν; τᾶν se trouve avoir été sauvé (ou restitué?) par Triclinius; si on n'avait pas Triclinius, on aurait aisément retrouvé τᾶν par semi-conjecture. — Prom. 4-6 τόνδε πρὸς πέτραις | ὑψηλοκρήμνους τὸν λεωργὸν ὀχμάσαι | ἀδαμαντῖναις πέδησιν ἐν ἀρρήκτοις πέτραις. Le vrai texte du dernier vers, conservé par une scolie, est ἀδαμαντῖνων δεσμῶν ἐν ἀρρήκτοις πέδαις. Il aurait été possible, sinon aisé, de retrouver ce texte en s'aidant de la semi-conjecture. On aurait en effet deviné πέδαις d'après πέδησιν, et, par suite, constaté un saut remontant de σπεδαις 6 à σπετραις 4. On aurait donc éliminé πέδησιν et conclu à la disparition, à la même place, d'un mot d'un pied (l'absence d'une coupe régulière est en effet légitimée par la présence du « mot métrique » ἐν-ἀρρήκτοις; voir ci-dessous p. 131-132). Le mot d'un pied à restituer devant avoir la même finale que le mot précédent (sans quoi l'omission serait inexplicable), on aurait compris que la terminaison de ἀδαμαντῖναις venait d'un arrangeur, le même qui a tiré de πέδαις le πέδησιν de M et l'a introduit à l'intérieur du vers. Par là, on aurait été conduit à la semi-conjecture ἀδαμαντῖν<ων ...ων>, et il se serait à coup sûr trouvé un helléniste pour penser à δεσμῶν.

Avant d'exposer des semi-conjectures nouvelles, il convient d'énoncer ici un principe de méthode qui est d'une extrême importance pour le sujet. A en juger par les mss. latins, les *mélectures* (*Manuel de critique verbale* § 1352), et aussi les fautes de toute espèce, se produisent avec une facilité particulière à

l'occasion des surcharges de correcteur. Je regrette vivement de n'avoir pas appuyé sur cette remarque dans le *Manuel* ; c'est elle qui donne la clé d'un nombre prodigieux de fautes, et spécialement de presque toutes les fautes qui étonnent. Par exemple, la variante βλαψίφρονος Οἰδιπόδα pour Οἰδιπόδα βλαψίφρονος, Sept 725, doit tenir à ce que οἰδιποδα a été contracté en οἰδα, puis rétabli dans la marge de droite. Δ' ἐσώ pour δὲ τῷ 385 s'explique par un saut de πρσπιδος 385 à πρσπιδος 387. Ὀρθοῖ pour ὄδοῖ 229, selon la séduisante conjecture d'Oberdick, est une mélecture qui déconcerte ; elle paraîtra moins inacceptable si l'on remarque que 226 après dix lettres, et 230 après onze, ont un même groupe τισ ; cela a pu faire sauter un copiste de la réplique du chœur à celle du roi, et, si cela est, le correcteur a eu à faire une restitution serrée de quatre lignes de texte. Une lettre initiale de ligne ne peut guère disparaître (*Manuel* §§ 559-560), et pourtant, dans Sept 775-776 (ὄσον τὸν Οἰδίπουν τίον | ἀναρπάξανδραν | κῆρ' ἀφελόντα χώρας), on lit avec Hermann <τ>άν ἀρπ- ; le scoliaste s'étonne d'ailleurs, à bon droit, que la finale de la première ligne ne soit pas -δρον. Il est probable qu'un copiste avait sauté de la fin de la ligne πόλεως πολύβοτος τ' αἰὼν βροτῶν (26 lettres) à la fin de la ligne γάμων ἐπ' ἄλγει δυσφορῶν (20 lettres) ; dans la surcharge du correcteur, qui représentait six lignes, τὰν n'était plus initial (οἰδιπουντιονταν avait dû être réduit à οἰδιπουνταν par saut de ντ à ντ, de sorte que le τ manquant est une portion négligée d'amorce (p. 116). Au fait qu'il y avait surcharge sont attribuables et l'omission en apparence initiale et la mélecture probable -δραν pour -δρον. Le τ<άν> de Hermann se trouve être une semi-conjecture, et la méthode parvient à justifier après coup une correction qui, à sa naissance, était améthodique. Parmi les lignes rétablies en surcharge figure 778, ἐπεὶ δ' ἀρτίφρ<ων> ὦν (Tucker), où le dédoublement de ωων a chance d'être une faute du correcteur. — Suppl. 763, ἔχοντες ὄργας paraît représenter ὄργας ἐχόντων. L'interversion, et la retouche métrique qu'elle a entraînée, ont pour origine un saut de ων après dix lettres à ων après dix lettres, obscurément réparé. Cf. Sept 16, 21-24, 105-108, 275, 576 et passim. J'estime que les hellénistes, aussi bien que les latinistes, auront à se pénétrer du rôle que jouent les surcharges dans la production ultérieure des fautes.

Un principe de méthode générale appelle encore une mention, parce qu'en pratique les philologues le méconnaissent à chaque instant. Il s'agit du cas où ils ont à choisir entre deux variantes, soit traditionnelles, soit conjecturales. Pour faire ce choix, il ne suffit pas de comparer les deux variantes en elles-mêmes ; il est

encore utile, nécessaire, indispensable de comparer entre elles, avec la même attention, avec le même scrupule, avec la même subtilité de jugement, avec la même recherche des précédents et des analogies, la *faute* qu'implique la leçon A si la leçon B est la bonne, et celle qu'implique, au cas contraire, la leçon B. Un raisonnement sur les fautes a grand'chance d'être plus objectif que le raisonnement direct sur les leçons elles-mêmes, et par conséquent moins trompeur. En tout cas, le raisonnement sur les fautes est autre; cela suffit pour qu'il fournisse un contrôle de haute valeur; un éditeur qui se priverait de ce secours multiplierait ses chances d'erreur et compromettrait son œuvre.

Bien que je n'aie fait dans le texte d'Eschyle que des sondages locaux, et cela dans trois pièces seulement¹, j'ai dû me former une doctrine sur l'autorité des mss. récents; après m'être, comme plus d'un philologue, refusé d'abord à y croire, je me suis vu contraint de la reconnaître. Les mss. récents ont conservé le vers 195 des Sept, que le copiste de M a oublié dans une grande surcharge. Aux vers 155 et 158, ils ont raison de ne pas donner un ζ qui figure dans M; ce n'est pas une raison d'avoir confiance en eux quand au contraire ils ajoutent au texte de M une particule; ils abondent en conjonctions de remplissage qui ne sont que des chevilles. Dans M et dans les mss. récents, et je présumerais qu'il en doit être de même dans tous les textes grecs en vers scandables pour les copistes, les particules non universellement attestées doivent être examinées avec une extrême défiance².

II

SAUTS HORIZONTAUX.

La division II a servi de réceptacle pour les renvois aux autres divisions du présent article.

Suppl. 271, 417, 448 : voir I. — 494 : III. — 634, 694 : I.

Suppl. 757-761 : Cη. περίφρονες δ' ἄγαν ἀνιέρῳ μένει | μεμαργωμένοι κυνοθρασεῖς, θεῶν | οὐδὲν ἐπαίοντες. | D. Ἄλλ' ἔστι φήμη τοὺς λύκους κρείσσους (-ων M¹) κυνῶν | εἶναι, βύβλου δὲ καρπὸς οὐ κρατεῖ στάχυν. Probablement pour ne pas opposer τοὺς λύκους à un κυνῶν dépourvu d'article, Hermann a remanié tout un hémistiche : κρείσσονας λύκους κυνῶν. La faute à supposer serait inexpli-

1. Les *Suppliantes* sont ici hors de cause.

2. On verra, dans un futur article, une enquête méthodique sur τει et δὲ dans le premier volume de M. Mazon.

cable, — et le vers aussi. La plante égyptienne, dit Danaos, pour rassurer ses filles contre leurs farouches prétendants, ne peut lutter avec le blé. De même, doit-il dire, les bêtes féroces *ne sont pas de force* contre les auxiliaires de l'homme. Les loups sortis du bois, ce sont les prétendants venus de loin ; les chiens, ce sont les sauveurs, c'est-à-dire les gardiens d'Argos et des hôtes d'Argos. Cela est évident a priori, les chiens étant notoirement une police contre les loups, et les loups n'ayant jamais été une police contre les chiens ; or le texte de M renverse les rôles. Il fait dire au vieillard : « Tranquillisez-vous, les brigands sont plus forts que les gendarmes. » — Enlevons donc le τούς manifestement parasite de M, remplissage métrique pour une négation omise, et rétablissons cette négation par une semi-conjecture : ἀλλ' ἔστι φ<ήμ>η μὴ λύκους κρείσσους κυνῶν | εἶναι. — La négation μὴ ayant disparu, les chiens paraissaient être les cinquante prétendants ; les loups, les honnêtes citoyens d'Argos, ce qui n'a pas le sens commun. En harmonie avec cette conception bizarre, un copiste trop logicien a fait dire au chœur que les prétendants étaient κυνοθρασεῖς, c'est-à-dire impudents (Mazon : des chiens sans vergogne) ; κυνώπια et κυνὸς ὄμματ' ἔχων, dit l'Achille de l'Iliade à Agamemnon ; mais qu'importe ici l'effronterie ? Eschyle avait certainement écrit non κυνοθρασεῖς, mais λυκοθρασεῖς, *entreprenants* comme les loups. C'est à lui que le composé a été emprunté par Myrinos (τὸν λυκοθραστῆ | βοσκόν, Anthol. 7,703) ; l'emprunteur a d'ailleurs accommodé le mot au mètre dactylique et lui a donné le sens nouveau de « hardi *contre* les loups ». Du κυνοθρασεῖς de M au κρείσσονας λύκους de Hermann, on voit quels ravages sont sortis d'un détriplement du groupe ημημη. — Cette semi-conjecture, comme toutes les autres, a été communiquée à M. Mazon, qui m'a opposé des objections dignes d'être examinées de près, car elles tendraient à légitimer le texte des mss. en faisant des loups le symbole naturel de Danaos et de sa race ; elles supposent d'ailleurs qu'un tel symbolisme aurait été intelligible pour les spectateurs. « Le loup est l'animal sacré d'Apollon ; il symbolise le fugitif qui trouve asile auprès d'Apollon. Une légende voulait que ce fût la victoire d'un loup sur un taureau qui eût été pour Danaos le présage de ses grandes destinées en Argolide (Pausan. II 194). Ce n'est pas à cette légende que songe ici Eschyle, puisqu'il parle de loups et de chiens, mais le rôle du loup dans la légende de Danaos et l'établissement du culte d'Apollon Λύκειος à Argos par le même Danaos suffissent à expliquer pourquoi il se compare au loup. — Le chien, pour les Grecs, est un animal impur. Jamais il ne viendra à l'idée d'un héros de tragédie

de se comparer à un chien. » Autant ces remarques sont curieuses en elles-mêmes, autant elles me semblent inapplicables à la critique des *Suppliantes*. Là, toute légende qui établirait un rapport entre Danos et le loup est ignorée, ou bien oubliée, ou bien volontairement écartée. « Le loup symbolise le fugitif qui trouve asile auprès d'Apollon. » En fait, lorsque dans la pièce est invoqué Apollon (214), Danaos rappelle que le dieu a été un fugitif lui-même, mais il n'est nullement question de loups que ce dieu aurait symboliquement accueillis. Les loups, d'ailleurs, la tragédie n'en parle absolument nulle part, si ce n'est dans le [τούς] λύκους de notre passage. — C'est, me dit M. Mazon, Danaos qui a établi le culte de Λύκειος. — Sans doute, mais au vers 686, le chœur invoque déjà Λύκειος comme si ce culte n'était plus à établir. Et supplie-t-il Λύκειος en faveur du vieillard dont le λύκος serait ou le symbole, ou bien le *totem*? Non pas; il demande à Λύκειος de préserver Argos des maladies infantiles. — On voit que, pour les spectateurs des *Suppliantes*, les légendes *lupines* sur Danaos sont inexistantes. Comment donc ces spectateurs auraient-ils attaché un sens mythique au vers 760? Le loup ne pouvait être, aux yeux des spectateurs, que ce qu'il est d'avance dans l'imagination universelle, l'ennemi et le ravisseur du troupeau; le chien, symétriquement, était pour les spectateurs le défenseur du troupeau et non autre chose; l'un était donc le loup absolu et banal, l'autre le chien absolu et banal, rien d'autre. Quant au poète, il pensait aux agriculteurs quand au vers suivant il comparait βόβλος et στάχυν, il avait pensé de même aux bergers quand il comparait λύκοι et λύνες. Et, par parenthèse, c'est parce qu'il venait d'évoquer intérieurement le tableau d'un troupeau (évocation assez naturelle quand il se représente la troupe des 50 filles) que, sept vers plus loin seulement (sept vers!), il lui vient à l'esprit d'appeler « *bergers* de bateaux » ceux qui commandent des embarcations (γαῶν ποιμένες 567). — Les chiens, à la différence des loups, reparaissent ailleurs dans la pièce, et non loin (800). Dans ce second passage, ils sont tout autres que dans le premier. Ce ne sont plus les chiens des bergers, ce sont les chiens errants des villes sans police, comme ceux qui dévorèrent Jézabel et comme les fameux chiens de Constantinople, comme ceux aussi qui mangèrent les héros de l'Illiade αὐτοῖς, pendant que leurs ψυχάι descendaient au royaume des morts. — Plutôt que d'être livrées aux prétendants, leurs cinquante cousines se disent prêtes à être la proie des bêtes, des chiens d'une part, des oiseaux argiens d'autre part : κυσὶν δ' ἔπειτ' ἔλωρα κάπιχωρίοις | ὄρνισι δειπνον οὐκ ἀνάνομαι πέλειν. S'il était vrai que quarante vers

plus haut ce même chœur eût dit des prétendants *κυνθηρασεις*, cela avec une pensée subtile et érudite de mythologie, et que le vieillard eût répondu *κυνῶν* en appuyant sur cette subtilité et cette érudition, comment serait-il possible maintenant de dire *κυσίν* dans un sens terre à terre? Comme ce *κυσίν*, le *κυνῶν* doit être compris à la bonne franquette. — « Le chien, pour les Grecs, est un animal impur. » C'est aussi un animal qui sauve les moutons, et je ne vois pas qu'Eschyle ait pu, ici, penser à autre chose. — « Un héros grec ne se comparerait pas à un chien. » Non peut-être, mais Danaos compare aux chiens du berger la force armée d'Argos. Et ce n'est pas lui qui compare, comme pour *βύβλος* et *στάχυν*; c'est un dicton commun, *φήμη*, inventé par de braves paysans, pour qui le loup n'est ni *totem* ni symbole¹. — J'ose donc maintenir fermement les corrections proposées ci-dessus. Et je ne crois fortuit ni que le vers 760 présente un *τούς* suspect, ni qu'une restitution *φ<ημ>ημη* paraisse si naturelle, et que le *μη* obtenu soit symétrique au *ού* du vers suivant, ni enfin que ce *λυκοφασής* inédit, que requiert mon hypothèse et que je produis au jour, ait eu par avance sa place dans l'*Anthologie* et ait été par avance enregistré dans nos dictionnaires.

Suppl. 763 : voir I. — Pers. 65 : I.

Pers. 299-300 : *Ξέρξης μὲν αὐτὸς ζῆ τε καὶ φάος βλέπει.* | — *Ἐμοῖς μὲν εἴπας δῶμασιν φάος μέγα.* Sans valeur est, a priori, le *βλέπει φάος* du scoliaste d'Aristophane, qui a interverti en citant de mémoire. La reine-mère, veuve du grand Darios, fait-elle un calembour (*σέβομαι καὶ τόδε λέξαι* sur *φάος*? Weil sauvait la situation en substituant *φέγγος*), comme l'Alceste de Molière fait un calembour sur *chute*? Non certes, mais peut-être une simple alternance dialectale, *φῶς*, *φάος*, suffirait-elle à permettre au mot de passer deux fois. — Outre l'in vraisemblable calembour, il y a une seconde difficulté; une quarantaine de lignes plus haut (261), le spectateur a entendu les mots *νόστιμον βλέπω φάος*. Le plus grave de tout, c'est l'absurdité du vers 299 pris en lui-même, car *ζῆ τε καὶ φάος βλέπει* vaut *ζῆ τε καὶ ζῆ*. Il est dit deux fois que le monarque est vivant, et il n'est pas dit une seule fois ce que le messager ne peut négliger de dire (et qui seul peut justifier le *φάος μέγα* de la reine-mère), à savoir que Xerxès n'est même pas blessé. Remplaçons donc *τε καὶ φάος* par *τε φ<ῶς τε σ>ῶς*, ce qui est une semi-conjecture après rectification dialectale. Καί

1. Et enfin, ce qui avait échappé et à moi et à M. Mazon, la Clytemnestre de l'*Agamemnon* compare à des chiens et elle-même (*δομάτων κύνα | ἐσθλὴν ἐκείνην* 607) et, dans un passage de cynique hypocrisie, le héros vainqueur son époux (*τῶν σταθμῶν κύνα* 896).

φάος, arrangement volontaire de τε φῶς. — « Vit-il encore ? — Il voit l'astre qui vous éclaire », est-il écrit dans *Esther* ; Racine a cru s'inspirer d'Eschyle et s'est inspiré d'une faute de copiste. Nos classiques ont été trop pénétrés de respect pour la lettre de leurs textes antiques. « Et la raison, | C'est que je m'appelle lion ; | *A cela l'on n'a rien à dire* », récitent nos enfants sans réfléchir. Si fait, il y a quelque chose à dire ; c'est que l'absurdité est tirée d'un vers de Phèdre inscandable. La Fontaine a senti la sottise et l'a néanmoins reproduite.

Pers. 315 : voir I. — 391 : IV. — 484 : III.

Pers. 532 ss. : ὦ Ζεῦ βασιλεῦ, νῦν <γάρ> Περσῶν | ... | στρατιῶν ἄλλεσας ἄστου τὸ Σούρων | ... | πένθει δνοφερῶ κατέκρυψας (Hermann). Le supplément γάρ ne s'impose pas. *Présentant* les deux dernières lettres de νῦν, je suis tombé mécaniquement sur un autre supplément ν<ῦν σ>ῦν. C'est la correction de Heimsoeth. Une conjonction de remplissage est rarement digne d'examen quand elle vient de la *conjecture* au sens limitatif (c'est alors, d'ordinaire, une pure *cheville* qui accuse une paresse d'esprit du philologue), mais la semi-conjecture peut, sans vergogne, proposer des conjonctions de remplissage. Seulement, σῦν est-il admissible ? σῦν ne satisfait pas pleinement M. Mazon, que j'avais consulté sur l'hypothèse. Il semble qu'il faille revenir au ν<ῦν τῶ>ν Περσῶν d'Elmsley, semi-conjecture où l'*amorçe* se réduit à une seule lettre ; l'article préalable n'est-il pas un peu appelé par la reprise τῶν μεγαλήτων... ? Neuf lignes plus bas on a, avec l'article, αἱ δ' ἀβρόνοι Περσίδες. — Au point de vue du pur mécanisme, lequel est inséparable de la semi-conjecture, un même passage peut suggérer plusieurs restitutions de valeur inégale. Ici, la correction mécaniquement la plus élégante serait <νῦν>. νῦν ou bien <περ> Περσῶν, avec addition identique à l'*amorçe* de trois lettres. Avec *amorçe* de deux lettres, on a proposé non seulement ν<ῦν> σ>ῦν, mais βασιλ.<εῦ Z>εῦ ou φ>εῦ, avec *amorçe* d'une lettre νῦ<ν τῶ>ν, νῦ<ν τή>ν, νῦ<ν μέ>ν. Dans une semi-conjecture bien conduite, le mécanisme propose, mais il faut que le cerveau dispose.

Pers. 571 : voir III. — 573 et 581 : I. — 778, 782, 783^a : III.

Pers. 861-862, lignes de M :

νόστοι δ' ἐκ πολέμων

ἀπόνους ἀπκθεῖς

<αὔθις ἐς> εὔπράσσοντας ἄγον[ἐς] οἴκους.

Conjecture au sens limitatif de Headlam, tout à fait invraisemblable vu la place initiale (*Manuel* §§ 559-560) ; ἐς est d'ailleurs utile pour montrer qu'éὔπράσσοντας se rapporte à οἴκους ;

αῦθις est cheville après νόστοι. A cause de la place initiale de la lacune, il faut écarter résolument toute semi-conjecture comme εὔπ<οροι εὔ π>ράσσοντας ou εὔπ<οτμοι εὔ π>ράσσοντας. Je propose la semi-conjecture <ἄνδραξ ἔς>, qui ramène le ρασ de πράσσοντας; ἄνδραξ sera utile pour servir de support aux adjectifs qui précèdent. Je suppose deux sauts horizontaux successifs, ἀνδρασεσσευ étant devenu ἀνδρασευ par dédoublement de σεσε, puis ἀνδρασευπρασσοντας ayant donné ἀνδρασευπρασσοντας par saut de ρασ à ῥασ avec restitution incomplète, où manquait l'amorce (ci-dessus p. 116), puis ευπρασσοντας par substitution d'insérende (p. 115). La première faute, qui a fait disparaître ἔς, a pour témoin indirect le fourvoiement de cette préposition (leçon omise dans l'apparat Mazon); ἔς avait dû être restitué en marge. Le saut de ρασ à ῥασ, un peu surprenant à cause du voisinage de la marge¹, s'explique probablement comme (p. 136) le saut horizontal de Prom. 408.

Pers. 945 : voir Sept 851.

Pers. 973 ss. : τὰς ὠκυγίους κατιδόντε<ς τὰ>ς | στουγνάς Ἀθάνας | πάντες ἐνὶ πιτύλω | (ἐῆ ἐῆ) τλάμονες ἀσπείρουσι χέρσω. Semi-conjecture métriquement antiméthodique de Blomfield, les poètes n'aimant pas à finir un anapestique par un monosyllabe isolé (*Cours élém. de métrique*⁴ § 168), à plus forte raison par un article appuyé sur la suite. On trouve il est vrai, M. Mazon a bien voulu me le signaler, un τὰν placé de même à la fin du parémiaque 935, mais, d'abord, une rareté documentaire ne peut justifier une rareté conjecturale; ensuite, le chœur annonce qu'il imite ici les lamentations des pleureurs mariandyniens, c'est-à-dire qu'il s'inspire d'un modèle exotique (il y a chance qu'il en garde la musique); en troisième lieu, le parémiaque est initial, formé de sept longues dans la strophe et dans l'antistrophe, suivi dans l'une et l'autre de bizarres accumulations de brèves, ce qui en fait un parémiaque bien exceptionnel, mariandynisme à part. — La correction de Blomfield n'est pas moins critiquable au point de vue de la pure critique de texte. Τὰς est une cheville philologique s'il en fut; de quel droit présumer qu'un accident de copie, mutilant le texte, aurait eu la discrétion de n'éliminer qu'un mot oiseux? Si au moins, la question de τὰς mise à part, la leçon de M avait un sens! mais cela n'est pas; κατιδόντες ne veut rien dire. Qu'importe à Xerxès, au chœur, aux spectateurs

1. Sept 566-567 : ...εἰ θεῶι (arrangé en θεοί) | θεοὶ τοῦσδ' ὀλέσειαν ἐν γῆ. Au lieu de εἰ θεῶι, les mss. récents ont εἴθε γὰρ; le sens montre qu'il faut lire εἴθ' ἐμῆ; Mazon : « sur ce sol. » Si à l'origine il y a eu saut de θε à θε, on devra supposer εἰθεμῆθεοι à la fin de la première ligne, non au commencement de la seconde, où les deux θε ne pourraient guère avoir été confondus.

ou au poète que Pharnuque, Ariomarde et leurs sept compagnons d'antistrophe aient ou non regardé Athènes ? Ils l'ont certainement fait s'ils l'ont pu, et aussi Pharandace, qui est de la strophe, et Alpiste, qui va venir plus loin, et tous les officiers perses de terre et de mer. Ils ont *contemplé*, traduit avec exactitude M. Mazon ; pourquoi ont-ils seuls été d'humeur contemplative ? Comment d'ailleurs Xerxès est-il informé de leur humeur particulière ? De lui-même, de lui seul il pourrait dire $\kappa\alpha\tau\iota\delta\acute{\omicron}\nu\ \text{Ἀθῆνας}$, en confessant qu'il escomptait présomptueusement la conquête définitive, mais son $\kappa\alpha\tau\iota\delta\acute{\omicron}\nu\tau\epsilon\varsigma$ porte nominativement sur neuf personnes autres que lui. La difficulté est grande, et elle subsisterait intégralement si on procédait à un simple remplissage métrique, comme $\langle\omicron\acute{\nu}\rangle$, $\langle\tau\omicron\iota\rangle$ ou $\langle\delta\acute{\eta}\rangle$ $\kappa\alpha\tau\iota\delta\acute{\omicron}\nu\tau\epsilon\varsigma$. Il faut certes un remplissage, si $\kappa\alpha\tau\iota\delta\acute{\omicron}\nu\tau\epsilon\varsigma$ est authentique, mais ce remplissage doit être lié à deux conditions : 1^o précéder $\kappa\alpha\tau\iota\delta\acute{\omicron}\nu\tau\epsilon\varsigma$ et non le suivre ; 2^o être significatif et modifier le sens de $\kappa\alpha\tau\iota\delta\acute{\omicron}\nu\tau\epsilon\varsigma$, ou plutôt, donner un sens à $\kappa\alpha\tau\iota\delta\acute{\omicron}\nu\tau\epsilon\varsigma$. — Appliquant ici comme partout la méthode des semi-conjectures, *présentons* devant $\kappa\alpha\tau\iota\delta\acute{\omicron}\nu\tau\epsilon\varsigma$ la finale précédente, $\omicron\upsilon\varsigma$. Mécaniquement, $\omicron\upsilon\varsigma\kappa\alpha\tau\iota\delta\acute{\omicron}\nu\tau\epsilon\varsigma$ nous fera penser à $\omicron\upsilon\ \kappa\alpha\tau\iota\delta\acute{\omicron}\nu\tau\epsilon\varsigma$, et voici que la phrase, au moins à ce qu'il semble, se mettra enfin à exprimer une pensée : les neuf officiers perses agonisent sur le rivage ($\chi\acute{\epsilon}\rho\sigma\omega$) sans avoir pu repaître leurs yeux de la vue d'Athènes. Le rivage, ce peut être la côte occidentale de Salamine, ou, si l'on voulait que $\chi\acute{\epsilon}\rho\sigma\omicron\varsigma$ eût le sens étroit de *continent*, ce serait la côte de Mégaride, mais peu importe. Le $\omicron\upsilon\varsigma$ d'inspiration machinale dirait, notons-le, plus de choses qu'il n'est gros ; on y trouverait révélé, par un des témoins oculaires et des combattants, un des aspects locaux de la bataille qui a sauvé et la Grèce et la civilisation. Quant au procès de la faute, on supposerait successivement $\omega\gamma\upsilon\gamma\iota\upsilon\sigma\omicron\upsilon$, $\omega\gamma\upsilon\gamma\iota\upsilon\sigma\upsilon$, puis $\acute{\omega}\gamma\upsilon\gamma\iota\upsilon\sigma\upsilon\langle\varsigma\rangle$, d'après $\tau\acute{\alpha}\varsigma$; cf. (p. 82 note) $\lambda\iota\tau\alpha\chi\acute{\iota}\varsigma$ αἰ Sept 142. — Je viens de m'exprimer systématiquement au conditionnel, parce qu'il se présente une difficulté. $\omicron\upsilon\varsigma\ \kappa\alpha\tau\iota\delta\acute{\omicron}\nu\tau\epsilon\varsigma$ est-il admissible, alors que, comme me le fait remarquer M. Mazon, la réalité est qu'Athènes avait été prise par les Perses et que, la veille du combat, la flotte avait fait escale à Phalère ? Le second point ne me paraît pas bien grave ; le gros de la flotte étant à Phalère et pouvant surveiller l'issue orientale du détroit, Xerxès n'avait pas dû négliger pourtant de faire surveiller la passe occidentale. De même, pour ce qui est de l'occupation de la ville ; elle n'entraîne pas cette conséquence que tous les officiers aient eu le loisir et la permission de la visiter. Il est donc parfaitement possible, dans la réalité, que tel et tel des officiers aient péri sans avoir eu le

temps de regarder la ville, de la *κατὰ δειν*. Mais la possibilité effective n'est pas tout; la tragédie d'Eschyle est une œuvre d'art et non une chronique. Or, dans la tragédie, qu'est devenue la prise d'Athènes? Elle y est devenue inexistante; ni le messager ni Xerxès n'en ont connaissance. Les Athéniens y gagnent de ne pas évoquer des souvenirs déplaisants; l'art y gagne de résumer toute la guerre en un épisode unique, un des plus beaux et peut-être des plus idéalisés de l'histoire (l'unité magnifique du sujet n'est pas rompue par le fait que le plus majestueux des revenants prédit la bataille de Platées, vers 817). Eschyle excelle à tricher avec l'histoire; Marathon, dont le nom est prononcé par la reine elle-même (475; cf. 236 et 244), est oublié dès qu'il faut grandir Darios par contraste avec son fils; malgré Marathon, Darios est ἀβλαβής (555), ἄμαχος (855); jamais il n'a fait massacrer ses sujets (652); ses armées rentraient indemnes (861); le sort lui a toujours été bienveillant (709). Et Darios lui-même, sans se rappeler sa propre folie, traite de fou Xerxès (719) avant d'avoir connaissance de son péché religieux (722). Marathon, donc, apparaît et disparaît à propos. Et c'est complètement qu'a disparu la prise d'Athènes; entre Hellènes et barbares, il ne s'est passé qu'un combat-type, combat solennel, commencé εὐτάκτως et κόσμῳ, au lever de l'aurore, au son d'une splendide *Marseillaise*, laquelle visait non seulement « vos fils, vos compagnes », mais aussi les temples des dieux et les tombeaux des ancêtres. Si donc le poète a réellement écrit οὐ κατιδόντες, comme je le crois fermement, l'expression n'était valable que pour la journée même, pour cette journée que les héritiers de la victoire grecque pourraient à bon droit baptiser « le jour de gloire ». Et alors, il me semble que le cas de Pharnuque, d'Ariomarde et des sept autres est tout simple. Leurs vaisseaux, dont rien ne nous fait deviner le nombre, étaient postés entre Salamine et la côte mégarienne: ils n'ont pu apercevoir ni Athènes, ni d'autres Athéniens que ceux qui les ont massacrés. Eschyle se croit documenté sur les noms et les postes des officiers perses; rien de moins étonnant, car plus d'un Grec d'Asie, transfuge ou prisonnier, pouvait évidemment renseigner les autorités athéniennes. Et Eschyle prête à Xerxès un langage tout naturel aussi, puisque le roi devait savoir où il avait posté ses principaux lieutenants. Et le sentiment qui animait Eschyle est, en ce moment, vivant et actuel comme sa *Marseillaise*, tant d'invasisseurs sont tombés chez nous πόντον ἤματι τέραν οὐ κατιδόντες. — Avant nos neuf guerriers, il en a été nommé d'autres qui, dans un vaisseau tyrien, se heurtaient aux rochers de Salamine. Quant aux neuf, l'un d'eux, Ἀλιαιός, a tourné ἀμφὶ

νήσον τήν πελειοθρέμμονα (309), île que le poète paraît distinguer de Salamine. Un autre, Ἀρτεμιβάρης, s'est heurté παρ' ἀκτῆς Σιληνιῶν. Si οὐ κατιδόντες est la vraie leçon, les deux endroits en question doivent être placés dans la région d'où Athènes est invisible.

Pers. 983 : voir IV. — 985, 989, 991 : I. — 1007 : 484. — 1043 : I. — Sept 14-16, 19-20^a : III.

Sept 21-24 : καί νῦν (τῶν Heimsoeth) μὲν ἐς τόδ' ἤμαρ εὖ ῥέπει θεός· | χρόνον γὰρ ἤδη τόνδε πυργηρουμένοις | καλῶς τὰ πλείω πόλεμος ἐκ θεῶν κυρεῖ· | νῦν δ'... Comme l'a vu Weil, θεός est à éliminer purement et simplement; c'est un remplissage métrique suggéré par ἐκ θεῶν. Le vers initial est donc trop court; il présente une lacune et par conséquent appelle une semi-conjecture. *Présentons* le ημ de ἤμαρ et lisons ἤμαρ <ἤμιν>; ἤμαρ aura été sauté et rétabli, puis substitué (voir p. 115) au lieu d'être inséré. Ἡμιν n'avait pas inutile pour préparer πυργηρουμένοις. — Un copiste avait-il omis deux lignes, en sautant de καί initial à καλῶς initial? Dans ce cas, l'omission à l'intérieur du premier vers aurait été faite sur une surcharge, et, ce qui serait important pour la méthode, la même remarque aiderait à expliquer la mélecture qui a donné le premier νῦν.

Sept 106-110 : voir III. — 131 : I.

Sept 140-143 καί Κύπρις, ἅτε γένους προμάτωρ, | ἄλευσον' σέθεν <γάρ, mss. récents> ἐξ αἵματος | γεγόναμεν, λιταῖς <αἱ¹> σε θεοκλύτοις | αὐτοῦσαι πελαζόμεσθα. <Γάρ> est une conjecture au sens limitatif, à repousser par la question préalable, puisqu'elle suppose une omission gratuite; cette conjecture est d'ailleurs aisée, mais nullement satisfaisante; les Thébaines auraient-elles donc la prétention de renseigner Aphrodite sur sa descendance? *Présenter* εν et lire σέθ<εν μ>έν, avec le μὲν affirmatif; « oui, nous descendons de toi, nous qui... ». Des γάρ apocryphes ont passé aussi dans M, Pers. 548, 550, 558... D'une façon générale, les conjonctions grecques de remplissage sont des chevilles commodes; les copistes byzantins et les philologues hellénistes en ont fait grand abus (dans le domaine latin, copistes et philologues ont été préservés, sans se rendre compte de leur bonne chance, par l'indigence de la langue en matière de conjonctions). Ce doit être une règle quasi absolue de la critique grecque, que de ne pas proposer et de ne pas accueillir l'addition d'une conjonction, si ce n'est pas par un saut du même au même que la conjonction a pu disparaître.

1. Sur λιταῖς <αἱ>, voir p. 82 note. Cf. ci-dessus, pour le procès de la faute, ὄγγιους <οὐ> Pers. 973.

Sept 155 et 158 : voir I.

Sept 160-165 : κίναβος ἐν πύλαις | γαλκοδέτων σακίων · | καὶ (ἀλλὰ Mazon), Διόθεν | πολεμόκρανον ἀγνὸν τέλος ἐν μάχῃ, | σὺ τε, μάκαρ ἄνασσ', | Ὅγκῃ πρὸ πτόλειος, | ἑπτάπυλον ἔδος ἐπιρρύου. L'impératif ἐπιρρύου ne s'adressant qu'à la seconde divinité, il faut un autre impératif adressé à la première. Lisons donc κλῦθ<ι, Δ>ιόθεν. Il y a eu insérendes substitués (ΙΔ pour ΥΘ ; cf. p. 115) et, solidaiement, interprétation de Λ en Α : ΚΛΥΘΙΔΙΟΘΕΝ. — Ceci est une *conjecture*, mais au point de vue de la faute primitive, une *semi-conjecture*.

Sept 195 et 229 : voir I.

Sept 253-254 : Α. Θεοὶ πολίται, μή με δουλείας τυχεῖν. | Β. Αὐτὴ σὺ δουλοῖς κἀμὲ καὶ πᾶσαν πόλιν (M). Texte inacceptable ; le με de 253 et le αὐτὴ σὺ de 254 exigent dans ce dernier vers un σέ ; πᾶσαν est absurde, car πᾶσαν πόλιν n'aurait de sens qu'à propos d'une épidémie, qui atteint les citoyens un à un, et n'en a pas à propos de la conquête ennemie (dirait-on en français : un complot contre la sûreté de *tout* l'État ?). Les mss. récents ont un texte plat, mais bien meilleur logiquement : κἀμὲ καὶ σέ καὶ πόλιν, texte d'ailleurs discutable, car la situation voudrait que καὶ σέ précédât κἀμὲ καὶ πόλιν, en dépit de la règle de la « première » personne. Concluons que l'archétype avait un vers trop court αὐτὴ σὺ δουλοῖς κἀμὲ καὶ πόλιν, que πᾶσαν est un mauvais remplissage et καὶ σέ un remplissage un peu plus intelligent ; qu'enfin le rôle de la critique est d'inventer, pour être placé avant κἀμὲ, un troisième remplissage plus approprié, — et dont la disparition, bien entendu, ait pour principe un saut du même au même. Ce remplissage pourra être du type métrique νῶν σέ ou δὴ σέ, le σ de δουλοῖς revenant en tout cas dans le pronom. Le saut s'expliquera encore mieux si l'*amorice* est plurilittère. *Présentant* le οισ de δουλοῖς, je propose τοι σέ ; δουλοιστοῖσε est devenu δουλοῖσε, puis le débris ε a été éliminé comme inintelligible. Αὐτὴ σὺ δουλοῖς τοι σέ κἀμὲ καὶ πόλιν, « C'est toi-même qui t'asservis, et < avec toi > le roi et l'État. »

Sept 273 : voir I.

Sept 275-278^a. Passage défiguré par l'intrusion d'un « passage parallèle » tiré d'une autre tragédie ; c'est ainsi qu'après 425 se trouve répétée de mémoire une citation de 349 ; intrusion analogue 601 ; longue intrusion Prom. 425-435. C'est un axiome en critique qu'une mauvaise variante doit être examinée avec autant de soin qu'une bonne. C'est un axiome aussi qu'un texte intrus est à constituer méthodiquement, tout comme le texte principal. Je suis donc dispensé de discuter les hypothèses fantaisistes qui

combinent arbitrairement des éléments empruntés aux deux textes, et qui polissent avec amour l'hybride obtenu, mais éliminent sans les regarder les deux résidus, comme une cuisinière jette des épiluchures. — De lui-même, si on y envisage les idées sans se laisser égarer par des détails de grammaire, l'ensemble du morceau se partage nettement en deux parties. Texte des Sept : Je fais vœu d'offrir des victimes ovines et bovines et de dresser en trophée les dépouilles des ennemis. Texte tiré de la tragédie X, par le poète Y : Je suspendrai en offrandes les dépouilles des ennemis.

- 275 Μήλοισιν αἰμάσσοντας ἐστίας θεῶν
ταυροκτονοῦντας θεοῖσιν ᾧδ' ἐπεύχομαι
277 θήσειν τροπαῖα πολεμίων [δ'] ἐσθήμασι (ou -ματα).
[278 λάφυρα δάων δουρίπληχθ' ἄγνοις δόμοις
στέψω πρὸ νεῶν.]

Le morceau anonyme intrus n'a besoin que d'être délimité et isolé ; il n'y faut pas de retouche. Le morceau des Sept en requiert plusieurs, sans compter la suppression d'un δ' né de la juxtaposition des deux morceaux. Il est nécessaire : 1° que les deux participes présents soient liés par coordination ; 2° qu'ils se rapportent à Étéocle ; donc αἰμάσσοντας cache αἰμάσσοντα θ', et ταυροκτονοῦντας cache ταυροκτονοῦντα τε + x. Ensuite il est nécessaire que le sujet soit exprimé, donc μήλοισιν cache μήλοισι μ' ; la mélecture ν pour μ a dû être faite sur une surcharge, le groupe μαιμα ayant été réduit à μα. Il est nécessaire, enfin, que θεοῖσιν, incompatible avec le θεῶν précédent, fasse place à un pronom de renvoi, σφιν. Ainsi -κτονοῦντατεσφιν aura donné -κτονοῦντατεσφιν, d'où -κτονοῦντας (par insérende substitué, ci-dessus p. 115) et un barbarisme inscandable (φιν), dont un arrangeur a fait θεοῖσιν (cf. ci-dessus p. 115 l'arrangement de χινι en μηχανᾶ), en même temps que -κτονοῦντας lui faisait transformer αἰμάσσοντα θ' en αἰμάσσοντας. Tout cela est tout naturel. Et l'essentiel y est semi-conjecture, puisque la correction fait apparaître le jumeau du μ d'αἰμάσσοντας et le jumeau du dernier τ de ταυροκτονοῦντας. — L'infinitif θήσειν dépend du mot tout voisin ἐπεύχομαι, non du λέγω de 273. Il n'y a plus de prétexte à le changer en θύσειν.

Sept 385 : voir I.

Sept 436 : τίς ἄνδρα κομπάσαντα (M) μὴ τρέσας μενεῖ ; La variante du correcteur, κομπάζοντα, s'explique par un saut de α à α mal réparé (κομπαντα) ; au contraire, on ne peut dire comment -άζοντα serait devenu -ασαντα. La méthode conseille donc de préférer l'aoriste. Celui-ci porte sur μενεῖ, non sur τρέσας ; au moment où

le corps à corps devrait s'engager, l'un sera *κομπάσας* et l'autre *τρέσας*. — Pour une raison semblable, *δακρύσασθαι* 814 paraît préférable à *δακρύεσθαι*, d'autant plus que la coordination avec *χαίρειν* a pu suggérer un faux présent, mais n'a pas dû suggérer un faux aoriste. « Il y a et de quoi savourer une joie *durable* et de quoi fondre *soudain* en pleurs. » — Dans ces exemples, la semi-conjecture consiste non à faire apparaître un retour de lettres, mais à conserver un retour de lettres qui se trouve encore attesté.

Sept 513^a : voir III.

Sept 521 : *πέποιθα τὸν Διὸς ἀντίτυπον ἔχοντ'*, homologue à *ἐπεύχομαι δὴ τὰ μὲν εὐτυχεῖν, ἰώ*. Il manque une syllabe; Triclinius rétablit le mètre en écrivant <δῆ> τὸν; il est bien probable que son δῆ lui a été suggéré par le δῆ du vers homologue. Devant τὸν *présentons* τσ, et nous aurons τσ<ι τὸ>ν.

Sept 523 : voir I. — 531 : III.

Sept 562 : *θεῶν θελόντων δ' ἂν ἀληθεύσαιμ' ἐγώ*. Ἄν fait le vers faux, et, d'ailleurs, il faut ici un vrai optatif et non une locution de sens conditionnel. Otons cet ἂν (non comme un remplissage métrique, qu'il ne pourrait être, mais comme une glose intrusive, laquelle a pu être écrite dans l'interligne avant que le vers eût perdu une syllabe, et ne visait alors que le sens, d'ailleurs mal compris). Une fois débarrassés de ἂν, nous nous apercevons qu'un renvoi au contexte est ici indispensable pour la clarté, et, *présentant* ντων, nous lisons *θελό<ντω>ν τῶνδ' ἀληθεύσαιμ'*. Il y a eu *détriplement* du groupe ντωντων. On remarquera qu'il disparaît un exemple de ζέ en troisième place.

Sept 566 : voir Pers. 861-862 note.

Sept 574-579. Amphiaraios, avant de s'attaquer en paroles à Polynice, poursuit de ses reproches Tydée :

574. Ἐρινύος κλητήρα, πρόσπολον φόνου,
κακῶν τ' Ἀδράστῳ τῶνδε βουλευτήριον.
576. Καὶ τὸν σὸν αὔθις προσμύραν ἀδελφεόν,
ἔξυπτιάζων ὄνομα (I. ὄμμα), Πολυνείκου βίαν,
δίς τ' ἐν τελευτῇ τοῦνομ' ἐνδατούμενος,
καλεῖ.

Προσμύραν est une faute qu'on doit présumer matériellement grave, puisque personne n'a encore réussi à y remédier par une correction légère. Le mot à rétablir doit, d'après le sens, être un participe présent (tel est le *προσελῶν* de Schmidt); a priori, l'idée d'un participe aoriste (*προσμολών, προσδρακῶν, προσδακῶν...*) paraît exclue, car Amphiaraios, retenu auprès de sa porte, et gourmandant Polynice qui est devant une autre porte, n'a guère

pu préluder à ses invectives par une action préalable. L'étude du contexte, enfin, jette quelque lumière sur l'origine de la faute encore non définie, et permet de la circonscrire avec quelque vraisemblance; *προσμώραν*, en effet, commence comme plus haut *πρόσπολον* et, comme *πρόσπολον*, est précédé de 14 lettres. De là trois conclusions: 1° la faute primitive est un saut vertical du même au même, ayant entraîné une importante surcharge, et ceci explique la gravité de la faute actuelle; 2° si la mélecture grave a sa raison d'être dans la surcharge, il ne faut pas s'ingénier pour utiliser à une autre place les jambages de *μοραν*, ce que font inutilement les critiques qui remplacent *ἀδελφεόν* par *ὀμόσπορον*; 3° il serait imprudent de toucher à l'*amorce* *προσ*, et par conséquent le mot à découvrir doit ressembler plus au *προσθερών* de Francken qu'au *προυσελών* mentionné tout à l'heure. Ajoutons que, pour la méthode en soi, il serait avantageux de faire apparaître à l'intérieur de la correction un retour de lettres, ayant pu donner, dans la surcharge même, un nouveau saut et une nouvelle surcharge, laquelle nouvelle surcharge aurait multiplié les chances de mélecture. Ces considérations m'autorisent à proposer, non sans quelque confiance malgré la hardiesse de l'hypothèse, *αὔθις προσδάκνων* « mordant à son tour en sus ». Un groupe ΔΑ^ωΚΝΝ aurait été interprété ΜΩΠΑΝ puis arrangé en *μορην* pour le mètre. La faute définitive totaliserait ainsi trois éléments distincts: mélecture dans la grande surcharge, mélecture et fourvoiement dans la petite, retouche métrique enfin. L'hypothèse implique que le correcteur aurait rétabli 574 en récrivant simplement les quatre syllabes finales, puis ajouté intégralement les deux vers 575-576. — La semi-conjecture a ici une toute petite part; elle fait apparaître une seconde fois le *ν* de *μώραν*.

Sept 590-591: *τοιαῦθ' ὁ μάντις ἀσπίδ' εὐκηλον* (var. *εὐκουκλον*) *ἔχων* | *πάγχλιχον ηῦδα*. *Εὐκῆλως* Donner; *conjecture* au sens limitatif, illégitime si elle restait seule, car pourquoi *ως* serait-il devenu *ον*? Mais, au lieu du vague *ἔχων* de M et de l'arrangement métrique *νέμων* donné par les mss. récents, le sens veut *ἔλών*. *Amphiaraios*, qui vient de conclure son discours en disant *μυχώμεθ'*, prend son bouclier. Avec *ἔλών* tout s'explique; *εὐκηλωσελων* est devenu *εὐκηλων* par saut de *λω* à *λω*; EXΩN est une mélecture d'un ΕΛΩN du correcteur, (donc, d'une surcharge, p. 117) *εὐκηλον* est un arrangement du solécisme *εὐκηλων*, et *εὐκουκλον* un arrangement de l'arrangement, fondé sur le sens, et tiré de 642. La semi-conjecture *εὐκῆ* <λωσ ε> λών fait réapparaître une seconde fois et le λ des mss. et leur ω.

Sept 602-603: *Ξυνεισβάς πλοῖον εὐσεβῆς ἀνὴρ* | *νύτῃσι θερμοῖς ἐν*

(mss. récents ; καὶ M, insertion métrique d'un copiste peu gêné par sa conscience, celui peut-être qui a inséré un δ' Suppl. 280) πανουργίᾳ τινί. Remplissage métrique le καὶ de M ; remplissage métrique aussi le ἐν des mss. récents, car comment oserait-on admettre une chute gratuite de ἐν, condition nécessaire pour qu'ensuite on ait ajouté καὶ ? Prenant donc θερμιοσπανουργ- et *présentant* σπ, j'ai θερμοί<ς πρὸ>ς πανουργία, ardents dans leur application à un crime.

Sept 622 : voir I. — 629 : voir 14-16, note.

Sept 692-696 : . . . πικρόκαρπον ἀνδροκτασίαν τελεῖν | αἵματος οὐ θεμιστοῦ. | Φίλοῦ γὰρ ἐχθρά (αἰσχρὰ M) μοι πατὴρς τελεῖ Ἄρα | ξηροῖς ἀκλαύστοις (I. ἀκλυτοῖς) ἔμμεσιν προσιζάνει. Avec beaucoup de vraisemblance, Weil a substitué μέλαιν' au τελεῖ manuscrit ; ce τελεῖ atteste une influence du τελεῖν précédent, mais une influence inexplicable, et dont devait rendre compte une forme plus ancienne de la faute. A cette difficulté d'ordre critique s'ajoute une difficulté d'ordre métrique. Cette autre difficulté doit être approfondie, mais souvenons-nous d'abord de ce fait évident, quoique bien méconnu, que la vraie métrique est *verbale* et non *syllabique*. Ce ne sont pas des *syllabes* qu'assemble le versificateur, ce sont des mots ; à notre vision vicieuse des syllabes, qui nous vient de l'antiquité, ils nous font résolument substituer la vision saine des mots, qui sont des êtres, alors que les syllabes sont des pièces anatomiques. De la conception verbale de la métrique, la seule qui soit et qui, a priori, puisse être exacte, résulte cette conséquence qu'une règle crue générale est souvent une règle particulière, exclusivement applicable à ceux d'entre les vers qui sont tous formés de mots comparables entre eux. Si un mot de type rare figure dans un vers, ce vers échappe aux règles banales. Ainsi la règle de la coupe ou penthémimère ou heptémimère. Cette règle ne concerne pas les vers qui contiennent un mot ∪ _ _ _ ou un mot de trois pieds placé après le troisième pied (*Cours élém. de métr.*⁶ § 223) :

Su. 947. οὐδ' ἐν πτυγαῖς βίβλων κατεσφραγισμένα.

Sept 702. θεοῖς-μὲν ἤδη-πως παρημελήμεθα.

Pe. 352. ἦ παῖς ἐμὸς, πλήθει καταυχήσας νεῶν.

Le mot ∪ _ _ _ peut aussi se terminer avec le troisième pied :

Pe. 465. Ξέρξης δ' ἀνώμωξεν κακῶν ὄρων βάθος.

Pe. 469. πεζῷ παραγγείλας ἄφαρ στρατεύματι.

Pe. 509. Θρήκην περάσαντες μόγις πολλῷ πόνῳ.

Un « mot phonétique » ou « mot métrique » $\cup _ _ _$ peut tenir la place d'un mot unitaire de même mesure :

Pr. 6. ἀδαμαντίνων δεσμῶν ἐν-ἀρρήκτοις πέδαις.

Il n'y a donc rien de choquant dans les vers suivants :

Su. 485. ἐμοῦ κατ'-ἀρχῆς-γὰρ φιλαίτιος λειῶς.

Su. 733. θεοὺς ἀτίζων-τις βροτῶν δώσει δίκην.

Sept 668. οὐδ' ἐν πατρώας-μῆν γθονὸς κακουχία.

Pr. 985. καὶ μῆν ὀφείλων-γ' ἄν τινοίμ' αὐτῷ χάριν.

Des considérations analogues justifieraient évidemment deux autres vers, où un « mot métrique » $_ _ \cup _$ est placé plus à droite :

Pe. 212. πράξας μὲν εὖ θαυμαστὸν-ἄν γένοιτ' ἀνήρ.

Pe. 331. αἰαὶ κακῶν ὕψιστα-δὴ κλύω τάδε.

Mais aucune raison théorique ne légitimerait la tricherie sur la penthémimère de Sept 695, tel qu'il se présente après la correction de Weil :

φίλου γὰρ ἐχθρά-μοι πατὴρς μέλαιν' Ἄρά.

Il n'a dans le premier volume de M. Mazon qu'un seul analogue

Su. 399. πράξαιμ' ἄν, οὐδέ-περ κρατῶν καὶ μήποτε,

et encore cet analogue est-il en réalité quelque peu différent à cause de sa ponctuation intérieure. La place malencontreuse donnée à μοι par les mss. étonne d'autant plus que ce μοι porte non sur ἐχθρά, mais sur προσίζανει. Ne perdons pas de vue, d'ailleurs, la difficulté critique qui concerne la substitution de τελεῖ à μέλαιν' ; elle va se résoudre, semble-t-il, par un remaniement d'ordre qui résoudra aussi la difficulté métrique :

φίλου γὰρ ἐχθρὰ πατὴρς ἀρὰ μέλαινά μοι,

remaniement d'ailleurs avantageux pour le style, car μέλαινα, mot descriptif, va se trouver associé à une expression descriptive qui vient ensuite, ξηροῖς ἄκλαυτος ὄμμασιν, et non plus à l'abstrait ἐχθρὰ ; de plus ἐχθρὰ, libéré d'une solidarité fautive avec μέλαινα, s'opposera plus nettement au φίλου avec lequel il forme figure de style. Dans le vers remanié, on voit immédiatement que le groupe αμελαιναμοι contient deux groupes pareils αμ, αμ, séparés par un ελαιν qui ressemble au τελεῖν de 693. Αμελαιναμοι ayant été réduit à αμοι, le correcteur a rétabli ελαιν au lieu de αμελαιν ou ελαιναμ, en oubliant de répéter l'amorce αμ (voir p. 116) ; d'ελαιν

un copiste peu scrupuleux a fait $\tau\epsilon\lambda\epsilon\acute{\iota}\nu$ d'après 693 (son impudent $\tau\epsilon\lambda\epsilon\acute{\iota}\nu$ est devenu ensuite $\tau\epsilon\lambda\epsilon\acute{\iota}$, parce que l'œil cherchait une troisième personne); $\tau\epsilon\lambda\epsilon\acute{\iota}\nu$ rendant le vers inscandable, ledit copiste éhonté a remanié le vers pour achever de donner le change; il n'aura pas été puni, le vers pouvant se scander et ne contenant aucun barbarisme. — La correction $\mu\acute{\epsilon}\lambda\alpha\iota\nu'$ faisait apparaître une seconde fois le μ conservé dans $\mu\omicron\iota$; les deux μ étaient un peu distants, mais malgré tout c'était là une semi-conjecture. La correction proposée ici, rapprochant un α et un μ conservés l'un et l'autre, fait apparaître deux fois le groupe $\alpha\mu$, et cela à une distance moindre. C'est encore une semi-conjecture, au moins quant à l'esprit.

Sept 622, 725 : voir I.

Sept 750-752 : $\kappa\rho\alpha\tau\eta\theta\epsilon\iota\varsigma \delta' \acute{\epsilon}\kappa \phi\acute{\iota}\lambda\omega\nu \acute{\alpha}\beta\omicron\upsilon\lambda\iota\acute{\alpha}\nu | \gamma\epsilon\acute{\iota}\nu\alpha\tau\omicron \mu\acute{\epsilon}\nu \mu\omicron\rho\omicron\nu$
 $\acute{\alpha}\upsilon\tau\omega | \pi\alpha\tau\rho\kappa\omicron\tau\omicron\nu\nu\omicron\nu \text{O}\acute{\iota}\delta\iota\pi\acute{o}\delta\alpha\nu. |$ (Homologue à $\kappa\alpha\kappa\omega\nu \delta' \acute{\omega}\sigma\pi\epsilon\rho \theta\acute{\alpha}\lambda\alpha\sigma\sigma\alpha$
 $\kappa\upsilon\mu' \acute{\alpha}\gamma\epsilon\iota, | \tau\omicron \mu\acute{\epsilon}\nu \pi\acute{\iota}\tau\nu\nu\omicron\nu, \acute{\alpha}\lambda\lambda\omicron \delta' \acute{\alpha}\epsilon\acute{\iota}\rho\epsilon\iota | \tau\rho\acute{\iota}\chi\alpha\lambda\omicron\nu, \acute{\omicron} \kappa\alpha\iota \pi\epsilon\rho\acute{\iota}$
 $\pi\rho\acute{\upsilon}\mu\text{]} \nu\alpha\nu |$). Il manque une brève entre les deux premières lignes; cette brève est homologue à un $\tau\omicron$ initial, elle pourrait être néanmoins une finale (ainsi, dans l'antistrophe, la finale de $\pi\rho\acute{\upsilon}\mu\text{-}\nu\alpha\nu$ est homologue à une initiale). On corrige à la seconde ligne $\langle\acute{\epsilon}\rangle\gamma\epsilon\acute{\iota}\nu\alpha\tau\omicron$, mais ajouter une lettre au début d'une ligne métrique est contraire à toute méthode (*Manuel* §§ 559-560) : un copiste, d'ailleurs, doit être présumé plus capable d'ajouter un augment que d'en retrancher un (cf. Pers. 283 $\xi\theta\epsilon\sigma\tau\alpha\nu$ pour $\theta\epsilon\sigma\acute{\iota} \theta\acute{\epsilon}\sigma\tau\alpha\nu$); la brève cherchée doit donc terminer la première ligne. Cette remarque et aussi le désir de comprendre (car comment $\acute{\epsilon}\kappa$ remplace-t-il $\acute{\upsilon}\pi\omicron$ ou le datif d'instrument ?) m'avaient fait conjecturer $\acute{\alpha}\beta\omicron\upsilon\lambda\iota\kappa\iota\sigma\iota$, quand j'ai vu qu'au lieu de l' $\acute{\alpha}\beta\omicron\upsilon\lambda\iota\acute{\alpha}\nu$ de M (et de l' $\acute{\alpha}\beta\omicron\upsilon\lambda\iota\acute{\alpha}\nu$ des modernes) des mss. récents donnent $\acute{\alpha}\beta\omicron\upsilon\lambda\iota\kappa\iota\varsigma$; un copiste s'était rencontré avec ma conjecture personnelle. Je n'hésite pas à proposer $\acute{\epsilon}\kappa \phi\acute{\iota}\lambda\omega\nu \acute{\alpha}\beta\omicron\upsilon\lambda\iota\kappa\iota\langle\sigma\iota\rangle$ « par des égarements venant de ceux qu'il aimait », c'est-à-dire venant de sa femme. Ceci à titre de semi-conjecture. D'autres mss. récents ont $\acute{\alpha}\beta\omicron\upsilon\lambda\iota\kappa\iota$, dont l' $\acute{\alpha}\beta\omicron\upsilon\lambda\iota\acute{\alpha}\nu$ de M est la mélecture, et qui probablement représente la leçon de l'archétype et la faute primitive; il y avait eu saut de ι à ϵ ; la variante $\acute{\alpha}\beta\omicron\upsilon\lambda\iota\kappa\iota\langle\varsigma\rangle$ n'est à mes yeux qu'une conjecture, fondée sur le sens; elle ne doit pas son ς à la tradition, et seule la préférence donnée à l' ι des mss. récents, contre le ν de M, repose sur l'idée d'une autorité de ces mss. $\acute{\alpha}\beta\omicron\upsilon\lambda\iota\kappa\iota\langle\iota\sigma\rangle$ est une semi-conjecture bien définie. — M. Mazon, qui a imprimé $\kappa\rho\alpha\tau\eta\theta\epsilon\iota\varsigma \delta' \acute{\epsilon}\kappa \phi\acute{\iota}\lambda\omega\nu \acute{\alpha}\beta\omicron\upsilon\lambda\iota\acute{\alpha}\nu$ ($\phi\acute{\iota}\lambda\omega\nu$, épithète adjectivale en accord avec la substantif), et qui a traduit en conséquence « succombe à un doux égarement », me dit qu'Euripide

paraît avoir compris de même et s'être souvenu du passage d'Eschyle quand il écrivait (Phén. 21) ὁ δ' ἠδονῆ δούς ἐς τε βακχεῖαν πεσών | ἔσπειρεν ἡμῖν παιδα; seulement Euripide avait cru qu'il s'agissait dans Eschyle d'un égarement de l'amour, tandis que l'égarement visé par Eschyle venait d'un désir de paternité. Quoi qu'il en soit et de cette interprétation et du cas à choisir pour les ἀβουλίαι, je ne crois pas qu'il soit légitime de remédier au défaut du mètre par l'addition d'un augment, et d'un augment initial; il y a là une double question de principe.

Sept 775-776 et 778 : voir I.

Sept 785-788 : τέκνοις<ιν> δ' ἀραιᾶς | ἐφῆκεν ἐπίκοτος τροφᾶς | αἰαῖ πικρογλώσσους ἀράς | καὶ σφε... (Hermann). Il est commode d'ajouter à τέκνοις un ι facultatif, puis un ν facultatif, ce qui fait double cheville, mais tant de commodité invite la pensée à la paresse; cf. 946 le πατρώων de Bothe pour πατρὸς. Derrière ces raccommodages *métriques*, mais non *critiques*, il y a une idée instinctive aussi absurde que répandue, la présomption qu'un texte, alors qu'un accident l'a rendu inscandable, n'aurait pas été atteint dans son sens. Le chirurgien voit la plaie comme un simple goulot de fiole, et il la panse avec un bouchon. — *Présentons* donc la finale de τέκνοις, et nous avons τέκν<οις> οἷς, avec possessif; par l'adjonction du possessif, le poète préparait plus fortement le pronom de renvoi σφε. — Il est probable que le groupe οἰσσις a été dédoublé volontairement; il avait l'air d'une répétition fautive, parce que δὲ est rarement en troisième place. On voit moins bien pourquoi aurait été éliminée la syllabe-cheville de Hermann.

Sept 814 : voir 436.

Sept 823-824 : δαίμονες, οἱ δὲ Κάδμου πύργους | <ἐθελήσατε> τοῦδε ῥύεσθαι (Wilamowitz). Placer la lacune en commencement de ligne est antiméthodique, et antiméthodique est toute hypothèse d'omission gratuite. Dans M, d'ailleurs, ῥύεσθαι est corrigé en ῥύεσθε, ce qui indique, semble-t-il, la vraie place de l'omission, ῥύεσθ<αι...>εσθε, avec un verbe final de forme moyenne qui ramène le groupe εσθ. La brève finale marque que le dimètre est catalectique, comme 826, qui finit par σωτήρι. Ce même 826 autorise le spondée troisième. Une question d'hiatus exclut εὔχεσθε et tous les aoristes avec augment. Je propose ῥύ<εσθαι βούλ>εσθε.

Sept 848-851 :

| τὰδ' αὐτόδηλα· προὔπιος ἀγγέλου λόγος
διπλαιν μερίμναιν· διδυμανορεα |
κάκ' αὐτοφύνα δῆμοιρα τέλεα τὰ πάθη.
Τί φῶ; |

Le mètre veut d'abord qu'on corrige $\pi\acute{\alpha}\theta\eta$ en $\pi\acute{\alpha}\theta\epsilon\alpha$ (cf. Suppl. 111); il faut écarter par la question préalable le $\tau\acute{\alpha}\langle\delta\epsilon\rangle$ des mss. récents, l'omission gratuite d'une syllabe $\delta\epsilon$ dans M ne pouvant avoir aucune vraisemblance ($\tau\acute{\alpha}\delta\epsilon$, d'ailleurs, est-il le pronom attendu quand il s'agit des $\pi\acute{\alpha}\theta\eta$ des absents?). $\tau\acute{\alpha}\delta\epsilon$ pour $\tau\acute{\alpha}$ est une faute qui se retrouve au vers 481. $\tau\acute{\alpha}\pi\acute{\alpha}\theta\epsilon\alpha$ est le sujet et $\tau\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\alpha$ l'attribut, la série des syllabes qui vont de $\delta\iota\delta\upsilon\mu\alpha\nu\omicron\rho\epsilon\alpha$ à $\delta\iota\mu\omicron\rho\alpha$ représentant une série d'épithètes des $\pi\acute{\alpha}\theta\epsilon\alpha$. Κάκ' est suspect comme étant archiplat dans un tel milieu; $\alpha\upsilon\tau\omicron\phi\omicron\nu\alpha$ ($\alpha\nu\tau\iota\phi\omicron\nu\alpha$ van Herwerden) est suspect comme étant à contresens; il est probable que les deux mots ensemble cachent un composé unique (je proposerais $\iota\sigma\alpha\nu\tau\iota\phi\omicron\nu\alpha$ si la faute à supposer comportait une explication simple); quelle que doive être la correction, il ne semble pas qu'elle intéresse la constitution d'ensemble de ce passage corrompu. $\Delta\iota\delta\upsilon\mu\alpha\nu\omicron\rho\epsilon\alpha$ tient la place de tout un hémistiche d'iambique trimètre après coupe penthémimère; il est inscandable par les deux bouts, et il paraît certain qu'il faut y remplacer $-\alpha\nu\omicron\rho-$ par $-\alpha\langle\gamma\alpha\rangle\nu\omicron\rho-$, ce qui est une semi-conjecture de Hermann. La finale $-\acute{\alpha}\nu\omicron\rho\alpha$ des mss. récents est à écarter tout comme leur $\tau\acute{\alpha}\delta\epsilon$; l'un et l'autre ont été inventés pour donner aux deux lignes une fin iambique, cadrant avec le $\acute{\alpha}\gamma\gamma\acute{\epsilon}\lambda\omicron\upsilon$ $\lambda\acute{o}\gamma\omicron\varsigma$ de la ligne initiale (c'est la même préoccupation qui, dans M, a fait adjoindre paradoxalement $\tau\acute{\iota}$ $\phi\omega$ à la ligne qu'aurait dû terminer $\tau\acute{\alpha}$ $\tau\acute{\epsilon}\lambda\eta$). Présentant l' ϵ de la finale $\epsilon\alpha$, je propose $\delta\iota\delta\upsilon\mu\alpha\langle\gamma\alpha\rangle\nu\omicron\rho'$ $\acute{\epsilon}\langle\nu\alpha\gamma\acute{\epsilon}\rangle\alpha$. $\Delta\iota\delta\upsilon\mu\alpha\gamma\acute{\alpha}\nu\omicron\rho(\alpha)$, nomin. pl. neutre d'un adjectif $\delta\iota\delta\upsilon\mu\alpha\gamma\acute{\alpha}\nu\omicron\rho$ « qui concerne deux surhommes jumeaux » (illusoire paraît être l'adjectif $\acute{\alpha}\gamma\alpha\nu\acute{o}\rho\epsilon\iota\omicron\varsigma$ Pers. 1026). Ἐναγέα , « contenant une souillure », de $\acute{\alpha}\gamma\omicron\varsigma$ ou $\acute{\alpha}\gamma\omicron\varsigma$. Eschyle a employé le même composé avec un autre sens (Suppl. 122), mais cf. son emploi de $\acute{\alpha}\gamma\omicron\varsigma$ (Suppl. 375-376) et l'emploi de $\acute{\epsilon}\nu\alpha\gamma\acute{\eta}\varsigma$ dans la prose.

Sept 891 : voir III, fin. — 894 et 899 : IV.

Sept 941-946 :

| $\pi\iota\kappa\rho\delta\varsigma$, $\lambda\upsilon\tau\eta\rho$ $\nu\epsilon\iota\kappa\acute{\epsilon}\omega\nu$,
 ó Πόντιος $\xi\epsilon\iota\nu\omicron\varsigma$ | $\acute{\epsilon}\chi$ $\pi\iota\rho\delta\varsigma$ $\sigma\upsilon\theta\epsilon\iota\varsigma$ |
 θηκτὸς $\sigma\acute{\iota}\delta\alpha\rho\omicron\varsigma$ ' $\pi\iota\kappa\rho\delta\varsigma$ $\delta\acute{\epsilon}$, $\chi\rho\eta\mu\acute{\alpha}\tau\omega\nu$ |
 $\kappa\alpha\kappa\acute{o}\varsigma$ $\delta\alpha\tau\eta\tau\acute{\alpha}\varsigma$, Ἄρης
 ἄρᾶν | $\pi\alpha\tau\rho\delta\varsigma$ $\tau\iota\theta\epsilon\iota\varsigma$ $\acute{\alpha}\lambda\alpha\theta\eta$. |

Il manque une syllabe au dernier membre, ce qui fait que Bothe change $\pi\alpha\tau\rho\delta\varsigma$ en un trisyllabe $\pi\alpha\tau\rho\acute{\omega}\alpha\nu$. C'est là le type même de la correction inquiétante, celle qui efface le symptôme de peur de voir la maladie. Le sens pourtant est altéré comme le mètre, et il était naturel que cela fût. « Réaliser » une malédic-

tion (τιθέναι ἀληθῆ), ce n'est pas faire œuvre de partageur d'héritage (χρημάτων δατητής). Au membre trop court il faut rendre non seulement une syllabe, mais une idée, celle d'une attribution par le partageur. Or, *présentant* ρος, j'ai πατ<ρὸς π>ροστιθείς « leur attribuant (à tous deux, et en guise d'héritage) la malédiction paternelle prise bien à la lettre ». Cf. προστίθει Prom. 83. — Le sens du passage appelle un court commentaire. Le fer a bien été λυτήρ νεικέων, car, entre les deux frères ennemis, la mort a dénoué les querelles. Quant au dieu de la guerre, il est bien un κακός χρημάτων δατητής, car il ne se pique jamais d'équité, et il ne partage pas les héritages comme un honnête notaire d'aujourd'hui. En fait, il vient de frustrer de leurs χρήματα les deux ayants droit. Il mérite donc l'épithète de κακός, non celle d'ἴσος que proposait Weil. M. Mazon, qui dans sa traduction a imprimé « impartial », a bien fait d'abandonner ἴσος sur la page de texte.

Sept 982 : A. [Ἄπ]ώλεσε δῆτα. B. Καὶ τόν[δ'] ἐνόσφισεν. On supprime naturellement le préverbe ἀπ', qui a été répété du vers précédent, et qui ne paraît pas justifier le ὤλεσε δῆτ' ἄ<πο> de Schneider ; c'est une addition pure et simple, comme le -δ' placé après τόν. Après δῆτα devait venir une consonne ; *présentons* la plus proche, τ ; le sens et la symétrie indiquent de lire ὤλεσε δῆτα <τόν>. L'omission de τόν s'explique probablement par substitution d'insérende (p. 115) : δῆτατον. La disparition du premier τόν a conduit à la méconnaissance du second.

Sept 1003 : III. — 1057 : p. 146. — 1066 : I. — Prom. 6, 148, 354 : I.

Prom. 407-409 μεγαλοσχήμονά τ' ἀρχαιοπρεπή <τ'οίχομέναν> στένουσι τὰν σάν | ξυνομαιμόνων τε τιμάν (Mazon *exempli gratia*). Οἰχομέναν est heureux pour l'intelligibilité du texte, mais l'omission gratuite d'un groupe τοιχομεναν serait un miracle. Je propose la semi-conjecture ἀρχαιοπρεπή σ<εμνοπρεπή σ>τένουσι, avec retour du groupe de sept lettres οπρεπησ. Vu le voisinage de la marge, la confusion entre les deux groupes étonne un peu, car ils étaient, par leur place dans la ligne, bien différents d'aspect. L'omission daterait-elle des temps lointains où les membres n'étaient pas séparés, et l'auteur de la répartition métrique croyait-il que l'antistrophe pouvait présenter un ionique de moins que la strophe ? Je supposerais plutôt qu'un copiste, reprenant son travail après une interruption sérieuse, a repéré un peu distraitement le point où il en était resté. Pour des lacunes voisines de la marge, cf. Pers. 862, Prom. 895. En tout cas, ma proposition est très ferme ; le substantif τὸ *πρέπος n'existant pas, ἀρχαιοπρεπής est une formation hardie qui gagne à être appuyée dans le texte par une autre. — Σεμνοπρεπής, avec ses dérivés -πρεπῶς et -πρέπεια, figure dans

des prosateurs postérieurs de six siècles; qui a pu le créer pour eux, sinon le créateur, le πυργωτήρ d'ἀρχαιοπρεπής (aussi d'ὀμοιοπρεπής)?

Prom. 520 : voir ci-dessous. — 541 : III.

Prom. 550-552 selon les lignes de M : οὔποτε <γάρ τοι> τὰν Διὸς ἁρμονίαν | θνατῶν παρεξίασι βουλαί (de Bergk sont les deux chevilles γάρ et τοι; or, ce ne sont ni toujours, ni souvent, des chevilles que les copistes omettent). Ecartons par la question préalable l'hypothèse d'omission gratuite, d'une omission qui, par une étrange grâce du hasard, n'aurait porté préjudice qu'au mètre, et *présentons* τανδ; il vient οὔποτε <τάνδ, οὐ> τὰν Διὸς ἁρμονίαν.

Prom. 549-520 : A. Τί γὰρ πέπρωται Ζηνὶ πλὴν ἀεὶ κρατεῖν; | B. Τοῦτ' οὐκ ἂν οὔν πύθοιο. Οὔν, cheville évidente d'un Bergk de bas étage. Se trouve être une semi-conjecture $\tilde{\alpha}<\nu\ \sigma\tilde{\upsilon}>\nu$. Une autre semi-conjecture mettra entre les deux ν une lettre de moins, ce qui la rendra un peu plus vraisemblable a priori : $\tilde{\alpha}<\nu\ \tilde{\epsilon}>\nu$; « c'est là le seul point sur lequel je ne répondrai pas », tournure aimable, qui donne à un refus particulier la forme d'une promesse générale. — Rejeter le *conjecture* au sens limitatif des mss. récents, οὐκ<έτ'> ἂν. Cela, d'abord par la question préalable, car dans M il y aurait eu omission gratuite; ensuite, parce que οὐκέτ' donne un sens médiocre; cf. Iliade 9,464 p. 65.

Prom. 567 : voir I.

Prom. 577. Je proposerai une *conjecture* au sens limitatif, mais, au point de vue de la faute primitive à supposer, une semi-conjecture tout de même, avec variation assez curieuse sur la méthode. Une ligne crético-dochmique donne ποῖ μ' ἄγουσι τηλέπλαγκτοι πλάναι; M. Mazon remplace ἄγουσι par ἄγουσ' <αἶδε>, *conjecture* qu'il faut écarter, a priori, et parce qu'il y aurait omission gratuite, et parce que l'omission se serait trouvée tomber sur un mot superflu. Le σι de ἄγουσι et l'étréitesse de la lacune semblent déjouer toute tentative de semi-conjecture (on ne pourrait prendre au sérieux un ἄγου<σι, πό>σι, où Io appellerait Zeus son époux). Je propose donc la *conjecture* ἄγουσ' ε<ίπε>; un saut de ε à ε aurait donné αγουσε, d'où l'arrangement ἄγουσι. L'exemple suggère une recette : plutôt que d'admettre une omission gratuite, chercher à placer dans le mot qu'on restitue un retour de lettres qui ait pu provoquer l'omission. — L'impératif εἰπέ s'adresse à Prométhée, comme σήμηρον 564 et κλύεις 588. Io, qu'interrompent deux fois ses tourments, essaie deux fois en vain d'engager la conversation avec le dieu-martyr; εἰπέ donc, si on l'admet, contient une donnée éminemment dramatique. Et ποῖ n'est plus une

vague tournure de monologue; ποι marque une question précise, appelant réponse d'un interlocuteur réel.

Prom. 582, 601, 617, 637, 677 : voir I. — 791 : III.

Prom. 688-693, lignes de M :

οὔποτ' οὔποτ' ἠὲ γόμην (ἠὲ γοῦν scol.)
 ξένους μολεῖσθαι λόγους
 ἐς ἀκοῆν ἐμάν, οὐδ' ὠδὲ δυσθέατα,
 <καὶ mss. récents> δύσοιστα πῆματα, λύματα, δαίματ' ἀμφήκει
 κέντρῳ ψύχειν ψυχὰν ἐμάν.

Il saute aux yeux que la répartition des dernières lignes n'est pas primitive; elle ne repose ni sur la considération du mètre ni sur celle de la syntaxe (comment *δυσθέατα* aurait-il été séparé de *δύσοιστα*, *ἀμφήκει* séparé de *κέντρῳ*? — Donc, il avait été sauté du *ανεμῶν* de la troisième ligne, qui devait être final à l'origine, au *ανεμῶν* final de la dernière, laquelle était probablement *ψύχειν* (ou *νύξειν*²) *ψυχὰν ἐμάν*; lors du rétablissement, *δυσθέατα* [καὶ] *δύσοιστα* devait être sur une seule ligne. Au lieu du mauvais remplissage *καὶ*, qui joindrait deux adjectifs de sens disparate, se rapportant l'un au sujet parlant, l'autre à l'interlocuteur, je présente le *σοι* de *δύσοιστα*. *Σοὶ δύσοιστα* (cf. Pers. 210 *ἐμοίγε δαίματ' εἰσιδεῖν | ὑμῖν δ' ἀκούειν*³) tient compte de la disparate et en même temps autorise l'asyndète. Mazon: « cruelles à voir < autant qu' > à subir »; et à *subir* aurait été intolérable. Faute originelle, *σοιστα*.

Prom. 888-889 et 894-896, lignes de M :

str. ἦ σόφος ἦ σόφος ἦν

ὅς πρῶτος ἐν γνώμῃ τόδ' ἐβάστατε καὶ
 γλώσσῃ διεμυθολόγησεν.

antistr. μήποτε μήποτε μ' ὦ

Μοῖραι λεγέων Διὸς εὐνά-
 τειραν ἴδοισθε πέλουσαν.

Dans ces morceaux homologues, les deux répartitions ne concordent pas; il est donc probable qu'elles ne sont pas primitives. On peut les rendre concordantes en les réglant sur les vraisem-

1. Je ne puis me faire au double οὐπ<ὠπ>οτ' semi-conjectural de Hermann. Il va contre le sens, et M. Mazon s'est bien gardé de traduire le prétendu *ποι*. De οὔποτ' οὔποτ' à ἀκοῆν ἐμάν on a un crétisme suivi de trois dochmius (en lisant ἠὲ γοῦν), ce qui paraît assez naturel.

2. Le *νύξειν* de van Herwerden (pour le futur, cf. *μολεῖσθαι*) est d'autant plus tentant que la mélecture suggérée par *ψυχὰν* a eu lieu sur une surcharge (p. 117).

3. L'antithèse est autre, mais toujours explicite. Prom. 238 : *πάσχειν μὲν ἀλγεῖναισιν, οἰκτραῖσιν δ' ἰδεῖν*.

blances de syntaxe. Or, ainsi retouchées, elles rendent acceptable une très belle semi-conjecture de Headlam :

ἢ σόφος ἢ σόφος ἦν ὅς πρῶτος ἐν γνώμῃ
τόδ' ἐβάστασε καὶ γλώσσαις διεμυθολόγησεν.

μήποτε μήποτε μ', ὦ Μο<ῖραι τελέστε>ῖραι,
λεχέων Διὸς εὐνάτειραν ἴδοισθε πέλουσαν.

Sur le papier, il serait aisé d'écrire aussi bien Μο<ῖραι τελέστε>ῖραι en commencement de ligne, mais un copiste aurait-il confondu un groupe ῖραι précédé de 2 lettres avec un autre ῖραι précédé de 13 lettres ? Le saut du même au même aurait été à peu près impossible (cf. 408 p. 136). Si donc la semi-conjecture de Headlam est juste, elle atteste indirectement la répartition indiquée ci-dessus, ou une répartition très voisine de celle-là (celle qui aurait suivi de plus près l'analyse métrique des dactylo-épitrètes).

Prom. 986 ἐκερτόμησας δῆθεν ὡς παιδὰ με Μ, vers trop court. Παῖδ' <ἔντα>με les mss. récents, suspect du côté de la loi de Porson (tandis que le « mot métrique » ὡς-παιδὰ-με de Μ est en soi très satisfaisant). La *conjecture* au sens limitatif ὡς<τε> παιδὰ με de Hermann est à repousser par la question préalable, comme supposant une omission gratuite. *Présentant* après δῆθεν un ν, nous aurons δῆθε<ν ἔ>νθ' ὡς παιδὰ με ; de là, après un saut de εν à ον, un δῆθενθ, arrangé ensuite en δῆθεν. On voit que je reprends le ἔντα des mss. récents, soit qu'il ait une valeur traditionnelle, soit qu'il vienne de conjecture et ne soit qu'un remplissage métrique, question à laquelle je ne me charge pas de répondre. En tout cas, si le mot avait dans le texte la forme ἔνθ', la forme ἔντα des mss. est arrangée, non seulement copiée.

III

SAUTS VERTICAUX.

Suppl. 493-494 :

ξύπεμψον, ὡς ἂν τῶν (16 lettres) πολιισούχων θεῶν
βωμῶς προνάου καὶ (17 lettres) πολιισούχους ἔδρας
εὐρωμεν.

Le πολιισούχους du second vers est corrigé en -χων. Il est clair que cet adjectif vient d'un saut vertical, les deux vers ayant d'abord été contractés en un seul. M. Mazon propose φιλοξένους, *conjecture* au sens limitatif, tirée de l'idée générale (remarquons

qu'on attend plutôt une épithète de nature, comparable à *προνόουζ*, qu'une telle épithète de circonstance). Cherchons de préférence une semi-conjecture; sous le composé de *πίλ-ις* venait probablement un composé de *πολ-ύς*; le mieux est d'en supposer un qui commence par *πολυσ-*, comme l'autre adjectif par *πολισ-*. On peut donc proposer *πολυστεφεῖς*.

Pers. 484 *διεκπερῶμεν*... Le vers perdu 484^a pourrait bien avoir commencé par *διεκ-* (par exemple, *διεκφυγόντες δ' ἔθεν οὐ πολλοὶ μόλις*). — Prom. 791 *πρὸς ἀντολάς*... Le vers perdu 591^a devait commencer par *πρὸς*. Cf. les transpositions de vers Suppl. 448 et Pers. 315. — De deux vers commençant de même, c'est le second qui disparaît si le saut a lieu avant qu'on écrive ce vers; c'est le premier, si le saut n'a lieu qu'après le tracé de l'élément commun. Ainsi Pers. 1007 manque dans M, le copiste ayant passé du premier *πεπλήγημεθ'* à ce qui suit le second. Aucun doute là-dessus, car devant *πέπληγμα* il a fallu changer la sigle, le copiste ayant naturellement écrit celle qui convenait au premier vers.

Pers. 568-571, Mazon *exempli gratia* :

Τοὶ δ' ἄρα πρωτομόροιο — ρεῦ—
 λειφθέντες (l. ληφθ-) πρὸς ἀνάγκην (l. -ας) — ηέ—
 ἀκτὰς ἀμφὶ Κυχρείας — ὄα—
 <δινοῦνται.> στένε καὶ δακνάζου.

En ce qui touche les commencements des quatre lignes, il est difficile d'imaginer une linéation plus sûre que celle-ci. Or, un commencement de ligne ne peut guère être défiguré par un accident simple (*Manuel de critique verbale* §§ 559-560), si on laisse de côté l'hypothèse désespérée du parchemin ou du papyrus percé d'un trou. On ne peut donc attribuer aucune vraisemblance ni à l'hypothèse d'une omission gratuite, comme serait celle de *δινοῦνται*, ni même à l'hypothèse d'un saut horizontal, par exemple *στε<ίνονται>νε*. Du moins peut-on songer à un saut vertical, qui aurait contracté deux ou plusieurs lignes en une. S'il est permis d'admettre dans un morceau lyrique un *λείφθησαν* sans augment, il est licite aussi de supposer un saut du *ληφθ-* de la seconde ligne (déjà *λειφθ-*?) à un *λειφθ-* de la quatrième (<*λείφθησαν*> *στένε καὶ δακνάζου*). Lors du rétablissement, la ligne contractée *λείφθησαν στένε καὶ δακνάζου* aurait donné lieu à confusion (de la part du correcteur ou de la part du copiste nouveau); le mot initial de la seconde ligne aurait été rectifié sous la forme incorrecte *λειφθέντες* pour *ληφθέντες*, celui de la quatrième ligne aurait été purement et simplement oublié.

Pers. 782 ss. Le vers 782 étant corrompu, on a essayé force

corrections. Pour en chercher une qui soit méthodique, rendons-nous compte, d'abord, d'un point essentiel : la phrase est incomplète. Que dit en effet l'ombre de Darios ? « Xerxès est inexpérimenté et indocile, *car* (γάρ) ses sept prédécesseurs ¹ n'ont pas fait à eux tous autant de mal que lui. » Plus d'un prince a pu être et indocile et inexpérimenté, sans pourtant s'attirer un si grand désastre. Il doit donc manquer un vers signifiant que Xerxès a tout perdu (par exemple, après 783, qui finit par ἐπιστολάς, cf. ci-dessus 484^a : μόνος ἐλπίδας νῦν ὄλεσ' ἐξαίφνης ὄλας). Une restitution de ce sens général étant supposée, il apparaît que dans 782 il manque un ὄς. M donne Ξέρξης δ' ἐμδς παῖς νέος ἐὼν νέα φρονεῖ, ce qui suggère la semi-conjecture Ξέρξης δ' ἐμδς παῖ<ς, ὄ>ς νέος νέ' ὦν φρονεῖ; le ἐὼν νέα de M serait issu d'un νεων avec glose suscrite ^{vez}.

Sept 14-16. Étéocle exhorte les vieillards et les jeunes garçons à contribuer comme ils pourront à la défense, πόλις τ' ἀρήγειν, καὶ θεῶν ἐγγχωρίων | βωμοῖσι (τιμὰς μὴ ἔαλειφθῆναί ποτε), | τέκνοις τε, Ἴη τε μητρὶ φίλτατῇ τροφῶ | ἥ γὰρ νέους ἔρποντας εὐμενεὶ πέδῳ | ἅπαντα πανδοκοῦσα παιδείας ἔτλον | ἐθρέψατ'. Τέκνοις est absurde en soi, comme le τοκεῦσι de Schmidt, vu la composition de l'auditoire. Aucune catégorie d'êtres humains, d'ailleurs, ne peut valablement figurer entre l'État et les autels divins, d'une part, et d'autre part la Terre nourricière, c'est-à-dire, ici, la campagne thébaine. Par quoi remplacer τέκνοις ? Parmi les rares mots auxquels on peut raisonnablement songer d'après le sens, il paraît certain qu'il n'en existe aucun qui ressemble vraiment à celui-là. Or, en place initiale, la défiguration d'un mot n'est guère admissible par voie directe (*Manuel* §§ 559-560²). Il est donc à supposer que, par suite d'une ressemblance partielle entre le mot cherché et le βωμοῖσι initial placé au-dessus, les vers 15-16 avaient été contractés en un seul (en partant de l'état actuel du texte, le vers contracté serait βωμοιστεγητε...). L'accident aurait provoqué une surcharge de correcteur, et la surcharge aurait entraîné une mélecture suivie d'arrangement, ce qui rendrait compte de la défiguration, quelle qu'elle puisse être. J'avais pensé (sans enthousiasme !) à κώμις. J'avais pensé à τέρμοσι, mais Eschyle n'emploie guère le dactyle en première place ; dans les Sept, on a deux exemples Ἄρτέμι[δος] 450 (nom

1. Sept, si 778 est authentique. Il semble qu'il doive l'être, puisque (comme 776), il contredit Hérodote ; un interpolateur (supposé qu'une telle interpolation soit plausible) aurait-il osé une telle contradiction ?

2. Sept 629. un εἰς initial de ligne est devenu γᾶς. C'est qu'εἰς a été évincé par une glose à contresens portant sur ἐκτρέποντες.

propre), ὦ θεο[μυνέε] 653, et c'est tout; d'ailleurs, comme me l'a fait remarquer M. Mazon, notre conception sentimentale ou mystique des *frontières* n'est pas celle des anciens. J'avais pensé à θεομοῖς, mais à ce mot il manquerait un déterminatif. A priori d'ailleurs, il est quelque peu douteux qu'un datif puisse convenir: entre les θεοὶ ἐγγύοιοι et la Γῆ μήτηρ, quel terme moyen intercaler logiquement? — Bref, il serait tentant de remplacer τέκνοις non par un datif, mais par un accusatif, coordonné avec τιμάς. Τέλη irait pour le sens, mais n'a pas la ressemblance requise avec la βωμοσσι du vers 15. Δασμούς, moins satisfaisant du côté du sens, expliquerait assez bien la contraction des deux vers. Je m'arrête en définitive à θεσμούς (bien que Sophocle ait dit θεσμά). Τιμάς μὴ ἔχλειφθῆναι ποτε | θεσμούς τε, pour que soient conservés à perpétuité aux dieux du pays leurs honneurs et leurs rites. Si on part de la leçon θεσμούς, le vers contracte sera βωμουστεργητε... Une mélecture d'un θεσ marginal, ou, peut-être, d'un arrangement de βω en θεσ par retouche sur place, aura produit un monstre en -ους dont un copiste impudent a fait τέκνοις parce qu'il n'en pouvait faire τεκνους. — La correction proposée ici est le contraire d'une semi-conjecture, en ce que du groupe οἰς, commun aux vers 15 et 16, elle fait disparaître l'i; mais il y a du moins compensation, puisqu'elle fait apparaître dans 16 le μ de 15.

Sept 19-20^a. — 19 : ἐθρέψατ' οἰκιστήρας ἀσπιδηφόρους. Οἰκιστήρας est manifestement corrompu; il faut se bien garder d'admettre la *lectio facilior* des *deteriores*, οἰκητήρας; le mot à restituer ne peut signifier que « défenseurs » ou « combattants ». Avec cette valeur, un tétrasyllabe en -ιστήρας, n'est pas aisé à trouver; mais, le moyen de τρέφειν étant relativement peu employé, on doit songer à couper ἔτρεψ' αἰκιστήρας et à reconnaître un ἀκοντιστήρας estropié. Si le ν ressemblait à un ι (il y a tant d'ι pour ν dans Eschyle!) un copiste a pu couper εἰτρεψακ οἰκιστήρας en arrangeant chacun des deux mots; si d'ailleurs un saut avait eu lieu de τ à τ, le groupe οἰ^{ις}τήρας favorisait la mélecture du τ suscrit (dans ce cas, ἀκοντιστήρας serait une semi-conjecture). — Ἀσπιδηφόρους suppose qu'au temps d'Étéocle et de Tydée, avant même la guerre de Troie, Eschyle se représente les adolescents thébains comme ayant été exercés à la manœuvre du bouclier. Ἀκοντιστήρας représentera les mêmes adolescents comme ayant été exercés aussi au lancement de la javeline. Le tout (et aussi les autres exercices techniques que la pensée du spectateur pouvait suppléer), en vue de faire d'eux, plus tard, de bons défenseurs de la cité (ὅπως γένοιθε...). Et si, parmi tous les exercices militaires,

le roi choisit en particulier celui des ἀκοντιστήρες, c'est que les jeunes garçons auxquels il s'adresse vont avoir à mettre l'expérience acquise en pratique ; ils vont en effet combattre sur les remparts, lieu où ils emploieront surtout des armes de jet (ils ne sont, d'ailleurs, pas encore de force à engager des corps à corps). — 20-20^a : dans le πιστούς initial du vers 20, la finale est due à la contagion du vers 19, opérant après une mutilation de la phrase. Lire, en *présentant* dans le vers restitué le commencement du vers conservé, quelque chose comme :

20 πιστοῖς ὅπως γένοιθε πρὸς χρέος τόδε
20^a < πιστοὶ πατράσι τε παῖσι τ' ἐπαρωγοὶ κακῶν. >

M. Mazon me signale l'analogie de Pers. 528, πιστοῖσι πιστὰ ζυμῆρειν βουλεύματα. Et, d'une façon très générale, un mot signifiant *fidèle* amène aisément une expression de réciprocité (Plaute, Capt. 439 *fac fidelis sis fideli*). — M. Mazon témoigne de quelque indulgence pour la construction ἐθρέψατο (οὐ ἐθρεψε) πιστούς ὅπως γένοιθε, et me cite la prolepse plautinienne bien connue (Poen. 454 *propitiam Venerem facere uti esset*). On pourrait alléguer le *urbem quam statuo uestra est* de Virgile. Mais il y a une profonde différence entre le πιστούς des mss. d'Eschyle et les accusatifs latins ; ceux-ci sont toujours suivis du verbe qui veut l'accusatif et non du verbe qui veut le nominatif, tandis que le πιστούς de la tradition est suivi de γένοιθε.

Sept 106-110. Disposition dans (un ancêtre de) M :

ὦ χρυσοπήληξ δαίμων
ἐπιδ' ἐπίδε πόλιν
ἄν ποτ' εὐφιλῆταν ἔθου θεοὶ
πολιάχοι χθονός
..... ἦ' ἴτε πάντες

De là on tire, d'après une très hardie, trop hardie correction de Tucker : ὦ χρυσοπήληξ δαίμων, ἐπιδ' ἐπίδε πόλιν. | ἄν ποτ' εὐφιλῆταν ἔθου. | Strophe : θεοὶ πολιάχοι πάντες ἴτε χθονός. Il y a dans l'hypothèse de Tucker un point qui a un caractère méthodique, c'est d'ôter πάντες de sa marge et de le replacer là où un grattage en marque encore l'estropiement inconnu ; le reste de l'hypothèse exclut le contrôle et la confiance. — Enlevons, en marge, non seulement πάντες, mais aussi la glose évidente (en deux lignes) θεοὶ χθονός, laquelle vise πολιάχοι, il reste au commencement de la strophe un fragment dochmياque, en soi irréprochable, πολιάχοι πάντες ἴτ' ἴτε, facile à compléter en un dimètre (homologue à celui de l'antistrophe) : < ὦ > πολιάχοι πάντες ἴτ'

ἴτε < θεοί >. Si le θεοί final a disparu, c'est qu'un copiste, en fin de ligne, aura jadis sauté du groupe εθου au groupe εθεοι, réduisant deux lignes à une ligne unique ανποτευφιλητανεθεοι, après quoi on aura corrigé en remplaçant εθεοι par εθου, mais en oubliant de rétablir le θεοί de la strophe. C'est à l'occasion de la surcharge que ω a été omis, que πάντες a été estropié, que ἔθ' ἴτε a été écrit pour ἴτ' ἴτε. — Tout ceci est *semi-conjecture* quant au résultat, puisque dans ἴτε < θεοί > réapparaît le groupe εθ conservé dans εθου, mais, vu la complexité des données (saut ample du même au même et intrusion de glose), la *semi-conjecture* est logiquement une *conjecture*; elle n'a pas été obtenue mécaniquement par *présentation* de lettres. Par une rencontre bizarre, le θεοί à ajouter ici n'a rien de commun avec le θεοί à supprimer; c'est un cas très particulier et que ne peut prévoir aucune méthode générale. — Le passage donne lieu à une observation d'ordre prosodique. Dans des dochmiques, le poète a besoin de mots iambiques; de la part de Tucker, donc, il était imprudent d'introduire par conjecture, dans un dochmique, un θεοί monosyllabique. J'ai rencontré, en feuilletant le premier volume de M. Mazon, des contractions appartenant à des dochmiques, celles de πύλεως Sept 418, de βρετέων et στεφέων 97 et 101, de σκαλέων et de πτόλεως Sept 160 et 164, de γενύων Sept 122; il est remarquable que précisément ces contractions fournissent au poète des mots iambiques. Les dimètres ἀκροβόλων ἐπάλλξεων λιθάς ἔρχεται (Sept 158), ποταίνιον κλύουσα πάταγον... (239), δορυσσώ σαγῆ πόλις ἐβδομαίς (185), montrent que la contraction d'un mot iambique ne serait pas interdite (noter que le dimètre 158 resterait métriquement juste si on en ôtait λιθάς), mais autre chose est une rareté attestée, autre chose une rareté conjecturale; à celle-ci on ne doit songer qu'à la dernière extrémité. Et, d'ailleurs, ἐπάλλξεων, ποταίνιον, δορυσσώ sont des tétrasyllabes, moins aisés à caser que des mots d'un seul iambe; un d'eux ne peut prouver pour θεοί. Le θεοί monosyllabique de Sept 701 n'est pas dans les dochmiques mêmes, mais dans la clausule $\underline{\text{UUU}}\underline{\text{UU}}$ qui termine la série. Petits détails que ceux-ci! je crois pourtant utile de les relever, parce qu'on ne saurait trop réagir contre la fausse conception de la métrique que nous ont léguée les anciens. Ils se sont figurés que la métrique était *syllabique* (voir Sept 692-696, p. 131); elle est en réalité *verbale*.

Sept 513^a:

ξυνοίσετον δὲ πολεμίους ἐπ' ἀσπίδων
 θεούς ἃ μὲν γὰρ πύρπνον [πυρπνόν?] Τυρῶν ἔχει,
 Ἵπερβίω δὲ Ζεὺς πατήρ ἐπ' ἀσπίδος

513 σταδχιος ἦσται, διὰ χειρὸς βέλος φλέγων.

513^a

514 κοῦπω τις εἶδε Ζῆνά του νικῶμενον.

« Ils heurteront des dieux antagonistes, l'un Typhon, l'autre Zeus — et Zeus est vaincu. » Il y a là une saute de pensée qui est violente. L'idée d'un combat entre les deux divinités n'est énoncée qu'incidemment, dans l'épithète *πολεμίους*, applicable non aux divinités elles-mêmes, mais à leurs seules images, décrites amplement en trois vers qui font perdre *πολεμίους* de vue, et voici qu'inopinément on arrive non pas même à la victoire prochaine de l'image sur l'image, mais à l'invincibilité passée du Zeus réel, sans rappel aucun de Typhon, ce qui achève d'ôter à *πολεμίους* tout ce qui pouvait lui rester de valeur. Cela revient à dire que, devant le *καί* de *κοῦπω*, il manque une proposition capable de servir d'intermédiaire, et qui d'ailleurs soit logiquement coordonnable avec la proposition suivante. Un vers s'est donc perdu, et, a priori, il y a présomption qu'il commençait comme 514 (on peut imaginer, par exemple : *κοῦρη δ' ἐκείνη γ' ἐλπίζει ἦν πάλαι κρατεῖν*). C'est pour avoir eu conscience de l'insuffisance logique de 514 que quelqu'un a fabriqué, pour le substituer à ce vers, le groupe d'ailleurs gauche et filandreux des vers 515-520.

Sept 550-552, vers inintelligibles :

εἰ γὰρ τύχοιεν ὧν φρονοῦσι πρὸς θεῶν

551 αὐτοῖς ἐκείνοις ἀνοσίοις κομπάσμασιν ·

ἦ τᾶν πανώλεις παγκάκως τ' ὀλοίατο.

Il y a, dans le tronçon optatif qui précède le vers conditionnel 552, une première proposition dont le sens se devine : « Si les projets de ces gens-là se retournaient contre eux-mêmes » ; elle exige une légère correction *αὐτοὶ γ' ἐκεῖνοι*. La seconde partie du tronçon optatif devait être une autre proposition, dont il reste un débris *σ ἀνοσίοις κομπάσμασι*. La mutilation est évidente ; 551 représente donc deux vers, contractés en un seul par quelque saut du même au même. A titre d'exemple, on peut imaginer ceci, en ménageant le retour d'un même groupe de lettres à égale distance de la marge :

εἰ γὰρ τύχοιεν ὧν φρονοῦσι πρὸς θεῶν

551 αὐτοὶ γ' ἐκε<ίνοι, κα<ξίαν τιμωρίαν,

551^a ὦ Ζεῦ, σὺ κρα<ίνοι>ς ἀνοσίοις κομπάσμασιν ·

ἦ τᾶν πανώλεις παγκάκως ὀλοίατο.

Sept 1002-1003 : Ἰὼ ἰὼ, ποῦ σφε θήσομεν χθόνος ; | Ἰὼ, ὅπου <σφι> τιμωτάτων (semi-conjecture de Dindorf). Cette correction est bien suspecte, car elle introduit dans le texte un mot auxiliaire oiseux, un de ceux qu'ajoutent volontiers les glossateurs. Comment l'erreur commise aurait-elle eu le discernement de n'éliminer que de l'inutile ? Il manque d'ailleurs quelque chose de plus intéressant qu'ἔστι ; il s'agit en effet d'un endroit non pas honorable en soi, mais honorable pour les deux défunts, « où ils trouveront le plus d'honneur », traduit M. Mazon. Lisons donc ὅπου <σφι>, semi-conjecture ; il y a en saut vertical de ποῦσφ à ποῦσφ, puis rétablissement incomplet avec élimination partielle de l'amorce (p. 116). Cf. Sept 1057 (partie apocryphe) : τί δὲ δρῶ mss. récents, d'où τί δ' ἐρῶ M : faute primitive τί δρῶ. — Curieuse est la variante signalée par Wecklein pour le premier vers : « inter ἰὼ et ποῦ supra ἰὼ adscriptis m. [lire m sans point ?] fort. ἰὼ σφε ποῦ ».

Prom. 540-543 selon les lignes de M : φρίσσω δέ σε δερκομένα | μυρίοις μόχοις διακναιόμενον | <χάλκευμάτων>. | Ζῆνα γάρ οὐ τρομέων | ἰδία γνώμα σέβῃ | θνατοῦς ἄγαν, Προμηθεῦ (Fritzsche). Certes, une petite ligne de quatre syllabes, après une ligne longue, a pu être sautée sans autre raison qu'un moment d'inattention du copiste (cf. ci-dessous l'Appendice), mais χάλκευμάτων est une cheville. C'est même une cheville nuisible, car le chœur, qui vient d'évoquer des εὐφροσύναι et des ἐλπίδες, doit penser plutôt aux souffrances morales du dieu qu'à ses douleurs physiques (et n'est-ce pas plutôt des souffrances morales qu'exprime μόχοις ?). Χάλκευμάτων a de plus le tort de laisser un trou dans l'enchaînement des idées. Pourquoi le γάρ qui suit Ζῆνα, s'il ne vient pas d'être question de Zeus ? Présentant donc Ζῆνα-, je propose <Ζηγός κίτω>, ou bien quelque chose comme le Ζηγί στύγος de Sturenburg.

IV

APPENDICE.

Sept 892-894 : αἰαί δαιμόνιοι, | αἰαί δ' ἀντιφόνων | <τῶν> θανάτων ἀραί. (Prien). Semi-conjecture, mais inadmissible comme telle ; il n'est pas croyable que, par saut de των à των, la dernière ligne ait pu être d'abord réduite à τωναραί. L'article est d'ailleurs oiseux avec θανάτων. C'est plutôt avec ἀραί qu'un tel déterminatif serait utile, à supposer, bien entendu, qu'il soit admissible ; ἀντιφόνων | <αί> θανάτων ἀραί serait un « renvoi » plus net aux imprécations paternelles, dont nous connaissons la formule

exacte par Sophocle, OC. 1386-1387 ; le « renvoi » net semblera précieux, si l'on admet la correction de Weil pour 899, ἀραίω τ' ἐκ πατρὸς | <δη> διχόφρονι πότμω. Or αἰ répète les lettres initiales des deux αἰαῖ qui précèdent, ce qui fournit une présomption d'explication pour la faute qui aurait fait disparaître αἰ. Et l'explication peut être celle-ci : un copiste, après deux lignes commençant par αἰαἰ, a écrit une troisième fois αἰαἰ là où αἰ suffisait. Et alors une erreur ou une obscurité de correction a éliminé le αἰ authentique avec le αἰ fautif. — L'article peut-il accompagner un nominaif exclamatif ? il y a là une question, et peut-être une difficulté, que M. Mazon veut bien me signaler. Remarquons que l'exclamation contient logiquement une proposition, θανάτων γ étant sujet et ἀντιφρόνων attribut. Remarquons aussi que les deux αἰαῖ sont liés par un δέ, comme le seraient deux propositions. Nous sommes donc loin des exclamations élémentaires comme ἰὼ πόνοσ 995.

Sept 899. Si on accepte pour 894 le <αἰ> que je propose, le δ<ή δ>ιχόφρονι de Weil gagne en vraisemblance ; toutefois il est interdit, à cause de la place initiale, de supposer un saut horizontal de δ à ζ, attribuable au copiste. Ici aussi la suppression de deux lettres doit venir du correcteur ; il aura volontairement effacé δη parce qu'il prenait cette syllabe pour une variante itaciste du δι- suivant.

Pers. 979-985 : ἦ καὶ τῶν Περσῶν αὐτοῦ | τὸν σὸν πιστὸν πάντ' ὀρθαλμὸν | μύρια μύρια πεμπαστάν, | Βατανώχου παῖδ' Ἀλπιστον, | <καὶ..., petite ligne homologue à ἰππιάνακτας> | τοῦ Σησάμα | τοῦ Μεγαβάτα, | Πάρθον τε, μέγαν τ' Οἰβάρην | ἔλιπες ἔλιπες... Si le monomètre perdu se rapportait à Alpistos, sept membres seraient consacrés à celui-ci, un membre unique à Parthos et Oïbarès, ce qui produirait un déséquilibre choquant ; il est peu probable d'ailleurs que le chœur cite non seulement le père du personnage, mais aussi son grand-père et son bisaïeul. Donc le monomètre concernait un personnage nouveau. Le monomètre ne pouvait finir par τε, car devant τε il faudrait un accusatif à finale brève, lequel est peu probable dans un nom perse. Donc le monomètre commençait par καὶ et le nom propre valait ___ ou υυ ___ ou υυυ___ ; ou bien commençait-il par παιδὰ τε ou παιδὰ τ' ? Il n'y a pas à supposer qu'il ait fini comme Ἀλπιστον, car le saut du même au même n'aurait pas été vertical. Conclusion, l'omission de la ligne 982^a semble avoir été gratuite. — De même Sept 894 une courte ligne, homologue au κτέανά τ' ἐπιγόνους, de M (leçon d'ailleurs douteuse) paraît avoir été gratuitement omise après la longue ligne ὁμοσπλάγγων τε πλευρωμάτων ; l'œil

en effet, en fin de ligne, s'égare aisément s'il n'est pas conduit vers le commencement de la ligne suivante par la ligne suivante elle-même. — Le trimètre Pers. 391 a été omis par le copiste de M sans motif visible. Les omissions gratuites, ou qui nous paraissent telles, doivent être relevées avec grand soin, car ce sont des phénomènes extrêmement rares.